

Newspaper Cuttings

Moi, moi seul, ... et c'est assez!

Hector Garneau, 1892

---

# CHRISTOPHE COLOMB

Le Canada, Ottawa  
UNE CONFÉRENCE DU PÈRE  
GAFFRE.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai entendu, hier soir, au C. role Ville-Marie, une bien remarquable conférence du père Gaffre.

S'enfermant dans son rôle de conférencier lettré et disert, le brillant prédicateur donna à la fois un retracé à grands traits l'histoire, la vie du célèbre navigateur génois, l'immortel Christophe Colomb.

Il s'est attaché surtout à faire ressortir avec éclat la mission providentielle du découvreur, et m'a paru éviter les grands mouvements oratoires pour suivre la récit sérieux et animé de la carrière, des combats et du triomphe définitif de celui que l'Ancien et le Nouveau Monde fêtent aujourd'hui.

Voici la division de sa conférence : Colomb, sa mission, ses luttes, sa gloire.

Après nous avoir parlé des humbles commencements de Colomb, lequel fut mousse à treize ans, et à vingt-trois guerroya contre les pirates, le père Gaffre nous le montre ensuite à l'étude méditant la réalisation de l'idée qui tourmentait déjà son esprit et le hantait à travers toutes ses occupations.

"Le génie de Colomb reçut beaucoup de son époque, des lieux où il vécut et des rapports qu'il eut avec les savants de son siècle. Mais il y a quelque chose de plus important qui guida l'obscur marin de Gênes vers le but qu'il cherchait et qu'il trouva. Une volonté supérieure lui imposait un plan. Il le dit lui-même dans une de ses lettres écrites après la découverte : "Dieu m'a accordé de faire ce que d'autres ont tenté en vain."

Christophe Colomb était l'homme choisi par la Providence divine pour changer la face du monde connu et ouvrir un chapitre nouveau dans la grande histoire de l'humanité. "Il fut, selon les paroles d'Isaïe, la flèche prédestinée du carquois". Voilà pour sa mission sublime, voyez maintenant sa carrière.

Jean II de Portugal, à qui il était venu demander des secours, nomma, pour examiner les propositions, un congrès de savants qui déclarèrent que Colomb était atteint d'aliénation mentale. Le public ridiculisa son dessein et ce qu'il disait de sa mission. Aujourd'hui encore, les rationalistes refusent de croire à l'inspiration surnaturelle de Colomb, et nos savants que Cooper et Irving ont peints sous les traits d'une sorte d'escroc qui vola les notes d'un certain marin pour s'en servir à son profit. Ainsi, sarcasmes et huées accueillirent celui qui s'appelait et qui allait devenir véritablement le *porci à vil* du Nouveau-Monde.

"L'Orient avait eu son Golgotha et son Christ, l'Occident aura son Calvaire et son Colomb.

"Attention ! un drame grandiose et décisif va se jouer : Dieu, Satan et Colomb, voilà les acteurs ! Le dieu du mal suscite toutes les difficultés, souève toutes les tempêtes. Comment résister ? comment vaincre ? Il semble que le rideau va tomber sur le succès de Satan."

En vain, il frappe aux portes de Gênes, de Venise, d'Espagne et de Portugal, il est renvoyé de partout, rejeté comme un vulgaire mendiant. Il se remet à l'étude sans perdre courage, ni diminuer d'ardeur. Sachant que le cœur de la femme offre toujours un accès à la pitié, il retourne à la cour d'Isabelle. Vaincue par inébranlable constance de Colomb, touchée de ses malheurs, la reine cède enfin. Elle dépouille ses joyaux et ses diamants et les donne au marin qui va illustrer son règne et sa générosité. Mais Colomb rencontrera de nouveaux obstacles, son combat n'est pas près de finir. Les périls de son voyage, ses luttes avec les matelots, les résistances de ses rivaux, de ses ennemis, ses déceptions, ses fatigues, ses angoisses tout est conjuré contre lui pour l'arrêter dans sa marche. Il ne s'arrêtera cependant pas. Il marchera et il réussira, car il porte au front l'aureole des victorieux et des protégés de Dieu.

Quant il vint à passer les calomnies dont

qui ont harcelé et meurtri son existence, le père Gaffre fit entendre ces paroles que l'auditoire reçut avec de longs applaudissements : "Tout héros, (je cite de mémoire) est comme un drapeau. Ce qui l'honore, ce sont ses blessures. Me trouvant à Québec à l'occasion des fêtes cardinalices, je vis dérouler la procession devant moi. Et, savez-vous ce qui attira mon regard, ce qui captiva toute mon attention par-dessus les démonstrations enthousiastes, les chars allégoriques, les décorations splendides des rues et des maisons ? ce fut, au milieu de cette foule bruyante, au-dessus des cris et des acclamations, un haillon accroché à un hampe, un lambeau de drapeau tout mutilé et troué de balles, oui, ce fut le vieux drapeau de Caillon qui contenait dans ses plis tant de gloire."

Le conférencier raconta ensuite les dernières années de son héros et décrit son caractère, ses précieuses qualités de cœur, son amour pour l'Eglise, son patriotisme méconnu.

Colomb était ambitieux, mais il avait l'ambition des grandes choses, il voulait servir également son Dieu, son Eglise et l'humanité. Unissant à une âme forte un esprit doux et généreux, il se montra bon et conciliant envers tout le monde. "La simplicité précédait ses pas, le pardon les suivait."

En mourant, il recommanda à son fils de faire élever un hôpital pour les indigènes du Nouveau-Monde et quatre chaires pour former des missionnaires. De plus, il lui commanda, sous peine d'être exhérédié, de mettre ses richesses et ses armes au service de l'Eglise s'il s'élevait un schisme contre elle.

Un fait qui ne doit pas passer inaperçu, c'est qu'il protégea toujours les indigènes contre les cruautés des Européens.

Le père Gaffre a terminé sa conférence en faisant que la récompense qu'on avait refusée à Colomb durant sa vie, on la lui donne aujourd'hui. De même que la Calomnie a eu son siècle, la Justice aura le sien. Aujourd'hui, l'Espérance, demain, la gloire.

Depuis quatre siècles, on a renfermé dans la tombe de Colomb un oubli coupable. Mais aujourd'hui, l'Espagne qui n'avait pas même honoré les cendres de son héros, organise des fêtes pour glorifier sa vie de dévouement, son œuvre immortelle, *avee pe ennius*.

HECTOR GARNEAU.

MONTRÉAL, le 13 octobre 1892.

## A L'ŒUVRE ET A L'ÉPREUVE PAR LAURE CONAN (Mlle F. Angers.)

Si nous déplorons l'indifférence que nous témoigne la France en trop d'occasions, il nous est consolant d'apprendre de fois à autre que, dans notre ancienne mère patrie, il y a cependant des âmes affectueuses en qui subsiste notre souvenir. Et notre joie alors devient plus vive quand cette amitié d'outre-mer porte quelque grand nom qu'on admire.

Nous recevons aujourd'hui une nouvelle bien propre à réjouir tous ceux qui s'intéressent aux lettres canadiennes. La nièce du comte de Paris, la fille du duc de Chartres, la princesse d'Orléans elle-même a marqué le désir de patronner l'œuvre d'un de nos plus délicats talents littéraires et demande que le livre lui soit publiquement dédié. Ce livre, c'est *A l'Œuvre et à l'Épreuve*, et son auteur, est une plume féminine et charmante : Laure Conan.

Lorsque celle-ci concentrait toute sa sensibilité et toute sa chaleur patriotique pour en former *A l'Œuvre et à l'Épreuve*, elle était loin de soupçonner que son livre irait enchanter une princesse de sang royal.

Que l'auteur en soit loué ! Ce cri d'admiration échappé à des lèvres françaises traduit éloquentement l'émotion que notre compatriote avait soulevée dans nos cœurs canadiens. Mais ce noble encouragement était mérité.

Puisant dans l'histoire qui en est la source la plus féconde, l'écrivain nous peint une âme ardente de jeune homme aux prises avec l'amour. Un rapprochement mettra en relief la beauté des

avant de *A l'Œuvre et à l'Épreuve*. Chimène lutta entre l'amour de Rodrigue et le devoir filial. Charles Garnier combat pour sa vocation religieuse contre l'amour de Gisele. A la différence du *Cid* où l'amour est le plus fort, la vocation dans *A l'Œuvre et à l'Épreuve* reste définitivement victorieuse. Comme la scène de Corneille est poignante, l'action dramatique ! Comme le dénouement remue puissamment nos âmes ! Mais aussi que la page de Laure Conan est grandiose ! et que son héros est superbe dans toute la hauteur de l'abnégation acceptée et de son renoncement !

Il faut noter, cependant, que, dans un cas, le combattant est une femme, et, dans l'autre, un homme. L'amour constitue la première passion et presque l'unique mobile de la vie des femmes. Il eut donc été fort maladroit de la part de l'illustre poète tragique de faire succomber Chimène devant le devoir alors que l'amant coupable venait lui dire :

"Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains."

Aux suaves jouissances de la vie, aux attraits splendides du monde, aux tendres épanchements de l'affection, Charles préférera la morne froideur du cloître, les rigidités de la pénitence, les dévouements austères de l'apostolat. La forêt de l'Amérique sera son champ de bataille, et l'Iroquois converti la conquête qu'il espère. Il ira, comme Polyucte, "à la mort, à la gloire." Son supplice sera son triomphe, et la couronne du martyr, sa récompense.

Voilà, en quelques lignes, une très pâle esquisse du roman moitié historique, moitié psychologique de Mlle Laure Conan. Les étapes douloureuses d'une héroïque carrière de prétré se déroulent en tableaux d'une virile et imposante beauté, tandis que des descriptions pittoresques, un récit coloré dont le charme vous gagne et vous pénètre, enfin, un style souple et coulant achèvent de rendre la lecture du livre captivante à l'extrême.

Saint François de Sales parle au début de sa *Vie dévote* d'une bouquetière nommée Glycère "qui savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets". Mlle Laure Conan ressemble à cette habile bouquetière. A l'aide des mêmes sentiments tendres, délicats, patriotiques, elle construit ses romans et ses nouvelles. Mais elle sait les disposer de façon à offrir les nuances les plus vives et les parfums les plus variés.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'adresser à l'auteur de *A l'Œuvre et à l'Épreuve* ma part des félicitations qui lui reviennent à si juste titre.

En lisant son livre, on aime le héros, et en le fermant, on se prend à aimer l'auteur.

HECTOR GARNEAU.

MONTRÉAL, 17 novembre 1892.



119842

# Echos du Banquet

Le banquet du 3 décembre 1892  
Autres discours

Toast aux "Dames" — Discours de M. Garnier

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

En me levant pour répondre à la santé du beau et du meilleur sexe, que M. Roy vient de proposer avec tant d'habileté, je comprends toute la difficulté de ma tâche, car je me rappelle la pensée si fine et si juste de Diderot : "Quand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon."

En effet, l'horizon que j'entrevois est vaste, et mon oeil de novice dans la vie réelle, bien petit. Me sacrer champion des dames, ce soir, c'est à la fois, monsieur le Président, me conférer un grand honneur et m'imposer une lourde responsabilité.

Pour un imberbe qui débute dans la carrière et qui a conservé toute la saveur de l'inexpérience, la cause du sexe féminin a de quoi surprendre et stupéfier. Faire l'éloge d'un sexe qui possède autant de charmes et d'attraits, de haut et important travail ! Vous voulez que je vante les nobles attributs de la femme, les dons captivants de la jeune fille ? Vous voulez que je montre celle-là dans l'accomplissement éminent de ses devoirs domestiques et sociaux, celle-ci dans l'épanouissement splendide de sa grâce et de sa beauté ?

Pardonnez-moi, tenez-vous en là ! Vous me demandez de louer les dames : ma très verte jeunesse s'y refuse ; et vous voulez que j'explique mon admiration pour les demoiselles, mais vous allez commettre une énorme indiscretion à mon endroit. Comment, vous oseriez me faire avouer publiquement mes goûts et mes préférences ? Vous voudriez que je déclare tout haut que l'amour brun, ces yeux noirs étincelants d'éclairs, ce teint coloré et éclatant, ce je ne sais quoi dans le regard et la personne qui éblouit et qui enchante, et chez la blonde, cette physionomie douce et rêveuse, cette fraîcheur pénétrante, cette jeunesse enjouée qui transparait dans son radieux sourire ? Vous me forcerez de dire que la jeune fille est un être aimant et fascinateur par excellence, l'œuvre la plus exquisite de la création, ornée des plus délicates vertus et embaumée des plus suaves parfums ? Qu'elle forme la partie la plus attachante de l'humanité, qu'elle allume au fond de nos âmes ce foyer ardent et inextinguible qui s'appelle l'amour, et qu'entre, près d'elle,

..... Notre cœur sent vivre, Quelque chose des cieux qui flotte et qui s'évapore.

Mais, monsieur, d'un côté, vous trahiriez ma timidité en m'obligeant à divulguer des sentiments intimes, et de l'autre, vous mettriez le comble à ma confusion en faisant rougir celles qui rient déjà de ma maladresse à les louer convenablement.

J'entends chuchoter autour de moi : Oh ! la belle cause, mais quel triste avocat ! C'est malheureusement vrai : et comme je ne suis pas avocat, je vais me taire. Permettez-moi, du moins, Messieurs, de résumer en quelques mots l'opinion générale que l'histoire et l'expérience professent pour l'adorable sexe.

La femme exerce ici-bas une influence moralisatrice et consolante. Elle construit avec son amour et son dévouement l'édifice grandiose de la famille, elle dirige la société vers le bien et le bonheur, elle embellit et parfume l'existence, elle rend l'homme plus sage, plus courageux et meilleur. C'est elle qui donne à l'Eglise, des apôtres intrépides, à l'Etat, des serviteurs valeureux, à la patrie, des citoyens virils et intègres.

Le Canada français a su tout particulièrement vénérer et apprécier le rôle insigne de la femme, et seul parmi les peuples, il s'est inspiré d'elle pour composer son hymne national.

Tandis que l'Anglais prie pour son souverain : "God save the Queen !", tandis que le Français chante la liberté et la patrie, tandis que l'Irlandais réclame la possession incontestée de son

territoire : "Erin go brach !" tandis que l'Ecossois évoque les jours d'autan : "Auld lang Syne !" tandis que notre voisin du sud vante son drapeau étoilé : "The Star Spangled Banner !" le Canadien-français, se souvenant qu'il a dû jadis à la femme sa force, son salut et sa gloire, et comprenant que sous son égide large et puissante il n'aurait pas sujet de redouter les périls futurs, a intitulé sa chanson de gala : "Vive la Canadienne !"

Où, vive la Canadienne ! vive son énergie, vive sa franche gaieté, vive son bon cœur, vive son esprit, vive sa saine intelligence et son patriotisme éprouvé !

Puisqu'elle a été notre meilleure sauvegarde dans le passé, qu'elle continue d'être, aujourd'hui surtout et dans l'avenir, le pilote prévoyant et hardi qui guidera au milieu des tempêtes et à travers les écueils la barque encore fragile de nos espoirs et de nos destinées.

Vive la Canadienne !

## VICTOR HUGO

PENDANT L'EXIL

La Minerve, le 22 déc. 1892 —

M. Octave Uzanne signalait, dans le *Scribner's Magazine* de novembre, un événement littéraire des plus curieux et des plus remarquables à la fois. C'était la découverte de manuscrits originaux contenant le compte-rendu des conversations que Victor Hugo a eues avec ses enfants et ses amis durant son exil à Jersey et à Guernesey.

Cette révélation — car c'en est une — étonne autant par le côté bizarre et mystérieux de son origine que par l'inattendu de son apparition. Et elle prouve clairement que les œuvres intellectuelles ont parfois une bien cruelle destinée. Un homme de génie s'éloigne du monde agité et des conflits politiques, il s'enferme avec les siens sous son toit et y passe dix-sept ou dix-huit années de sa vie. Dans l'intimité de son foyer, entouré de sa famille et de ses préférés, il laisse tomber, ainsi que des perles, des paroles fécondes, des pensées fortes et sublimes ; il distribue à chacun les dons de sa vaste intelligence, il ouvre son cœur pour en faire sortir des sentiments de justice, d'amour, de devoir, pleins de grandeur et d'humanité. Puis, il quitte sa demeure et s'en va mourir autre part. Le logis se tait sur ce qu'il a entendu, les échos qui ont frappé ses murs vont se perdre dans le silence morne, et une phase brillante de cette noble existence s'éteint tout d'un coup. Voilà le cas de Victor Hugo, c'est aussi l'histoire de ses conversations à Guernesey à venir jusqu'aujourd'hui. Après 35 ans d'oubli, M. Octave Uzanne dévoile cette précieuse trouvaille et nous raconte comment il a mis la main sur ces manuscrits désormais célèbres.

Au mois d'avril dernier, une revue anglaise, l'*Athenaeum*, annonçait qu'un monsieur Samuel Davey venait d'acquiescer de son fils, qui l'avait acheté lui-même au prix d'une livre sterling, le *Journal de l'Exil* de Victor Hugo, consistant en un millier de lettres de deux mille pages manuscrites. M. Uzanne, qui fut un des intimes de l'illustre poète, n'eût rien de

plus pressé, en apprenant cette nouvelle, que de se rendre chez M. Davey et d'examiner soigneusement les manuscrits. Il constata que l'écriture n'était pas entièrement de Victor Hugo, mais de son fils, François Victor, le traducteur de Shakespeare. Victor Hugo avait, sans aucun doute, revu les manuscrits, car de nombreuses corrections et des notes apparaissent entre les lignes et le long des marges. M. Uzanne est d'avis que ces impressions écrites constituent une sorte de memento, où François-Victor inscrivait, chaque soir, les dires et réflexions littéraires, politiques, artistiques et esthétiques de son père et de ses compagnons. Le véritable titre aurait dû être,

selon lui, non le *Journal de l'Exil*, mais les "Propos de Table de Victor Hugo à Guernesey."

Ces conversations sont données tantôt sous forme d'anecdotes, tantôt sous forme de dialogues ou de dissertations pleines de variété, et parfois, de piquant. Elles embrassent une période de cinq années, après le Coup d'Etat, et on y voit défilé, comme dans une longue et vivante procession, Louis Bonaparte, Granier de Cassagnac, Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, Saint-Arnaud, Emile de Girardin, Lamennais, Montalembert, Lamartine, Chateaubriant, Dupin, Louis Veuillot, Frédéric Lemaitre.

Le *Journal de l'Exil* commence au départ de Victor Hugo de Bruxelles, le 30 juillet 1852 et va jusqu'à l'année 1856. En voici les premiers mots : "Monsieur Victor Hugo et ses deux fils, François et Charles, ont quitté Bruxelles, hier matin à onze heures pour gagner Anvers et s'y embarquer pour Londres..." De là, ils se rendent à Jersey. En abordant sur l'île, Victor Hugo ne peut retenir son admiration et sa joie : "Jersey, dit-il, est un bosquet à travers lequel se joue la voix de l'Océan. Elle a l'air d'être hautaine de la Bretagne et la grâce souriante de la Normandie."

Le soir du 6 août, après s'être installé avec ses fils dans l'hôtel de la Pomme d'Or, il lit des extraits de *Napoléon le Petit*, des *Châtiments* et de *Dieu et Fol*. Tout à coup, l'exil et ses horribles angoisses se dressent devant lui comme un fantôme terrifiant, et le poète, pris d'une nostalgie fébrile, prononce ces paroles émus : "O ma patrie ! c'est à cette heure où je te vois sanglante, inanimée, le front abattu, les yeux clos, les lèvres muettes désormais, la marque du fusil sur les épaules, les clous des bottes des bourreaux imprimés sur ton corps, nue et souillée et semblable à une morte, c'est à cette heure que le cœur de l'exilé déborde d'amour et de respect pour toi."

Le 12 août, nos voyageurs fixent leur résidence à Marine-Terrace qui sera, avant peu, le rendez-vous de leurs amis et un foyer vivace de discussions et d'entretiens familiers avec les hommes les plus distingués du siècle.

Au cours d'une conversation tenue le 17, Victor Hugo, parlant de Dieu, exprime dans son magnifique langage les grandes pensées suivantes :

"Dieu existe ; mais étant Absolu et Parfait, il n'a pas créé le Relatif et l'Absolu, car il se serait ainsi reproduit lui-même. Dieu, alors a créé l'Imparfait et le Relatif, et c'est là qu'il a placé l'homme. L'homme souffre, parce qu'il est toujours dans l'Imparfait et le Relatif. L'homme souffre parce qu'il expie. Il expie dans ce monde une faute qu'il a commise dans un monde antérieur. Il ne sait pas quelle est cette faute, (1) ce péché originel, mais le sentiment en demeure en lui. Ces sentiments du péché ancien se retrouvent dans toutes les religions. De sa bonne ou de sa mauvaise conduite dépendra sa rentrée dans l'existence primitive et heureuse, et tout, dans la nature, se transformera de la même façon. La vie minérale passe à la vie végétale organique. La vie végétale devient la vie animale, dont le singe est le spécimen le plus élevé. Au-dessus du singe commence la vie intellectuelle. L'homme occupe le degré intérieur de cette échelle intellectuelle, échelle invisible et infinie, par laquelle chaque esprit monte à l'éternité et dont Dieu est le sommet. Tous les mondes progressent, tous sont en travail."

Une autre fois, comme on devait naturellement s'y attendre, les causeurs amènent sur le tapis le nom du proscrit, Louis Bonaparte. Voici comment Victor Hugo juge le rôle de l'Homme du 2 décembre :

"Si Louis Bonaparte n'avait été un ambitieux intolérant, un lion d'être un misérable tyrannique, avec comme il l'était



BIBLIOTHEQUE MONTREAL  
MONTREAL  
MONTREAL

du nom populaire de Napoléon, il aurait eu un rôle magnifique et unique à remplir : renoncer à la friserie et au clinquant de la vanité ; renoncer à l'argent et au luxe ; renoncer à ce titre de prince, si inutilement ajouté à celui de Président ; assurer le bien du peuple, restaurer la liberté, donner l'essor à toutes les améliorations possibles, encourager les arts, élever la France en se faisant humble lui-même, vivre pauvrement et dignement, et être pardessus tout un bonhomme : respecter la Constitution, et enfin, après l'échéance de son terme de quatre ans, s'en aller en disant : " Je résigne le pouvoir qui m'a été donné par le peuple, et je le rends à celui que le peuple jugera plus digne que moi ! " Et tout le monde aurait crié à Bonaparte : " Reste ! nous te garderons en dépit de toi-même ! "

Le poète ne se trompe peut-être guère quand il dit au général Le Pér, un de ses visiteurs les plus assidus : " J'ai été comme vous un monarchiste libéral. Enfin j'ai reconnu que ces deux principes, la République et la Monarchie, ne pourraient pas vivre longtemps ensemble sans se dévorer l'un et l'autre, et que, dans ce duel, la République, qui a l'avenir pour elle, mangerait la vieille monarchie. "

A propos de l'auteur d'*Emile*, Victor Hugo nous fournit cette appréciation : " Rousseau, c'est la naïveté dans la corruption et la pénétration dans la profondeur. " Comme nous l'avons dit plus haut, le *Journal de l'Exil* contient des comptes rendus de discussions nombreuses et attrayantes à plusieurs points de vue. On traitait toutes les questions et tous les genres : la philosophie, l'histoire, l'art, la musique, la politique. Un jour on en vient à parler de la portée sociale des œuvres de Victor Hugo. " J'ai voulu, dit l'auteur des *Misérables*, réhabiliter le paria, quelque forme qu'il prenne, que ce soit un bouffon comme Triboulet, une courtisane comme Marion Delorme, une empoisonneuse comme Lucrèce Borgia, un opprimé comme le Peuple. Ceux qui disent que j'ai fait de l'art pour l'art, disent une sottise. Personne plus que moi n'a mis l'art au service de la société et de l'humanité. J'ai toujours travaillé dans ce but et su ce que je voulais faire. " — C'est vrai, répond Auguste Vacquerie, mais je crois que vous êtes une exception, et que peu de poètes ont eu la conscience de leurs œuvres. Il est évident que Molière n'a pas vu ses pièces aussi tristes que nous les voyons.

Victor Hugo : — Je crois, en effet, que Molière, bien qu'il ait été très malheureux et qu'il ait mis toutes ses souffrances dans ses ouvrages, n'a pas vu tous les côtés sinistres de ses pièces. Il en est de même d'Eschyle, qui n'a pas pu percevoir clairement les différents aspects de son œuvre. Et c'est là le côté sublime de l'art, qu'en créant une œuvre, le poète crée en même temps l'infini dans son œuvre ; et chaque siècle, chaque mouvement de la postérité y découvriront de nouveaux horizons, et voilà pourquoi l'art ne progressant plus, Eschyle et Shakespeare ne sont jamais surpassés. "

A Pierre Leroux qui prétendait que " notre époque est une époque de décadence, " Victor Hugo répliqua : " Vous vous trompez entièrement. Jamais on a vu une époque aussi grande que la nôtre. Jamais la littérature n'a été aussi complète. La poésie complète se compose de trois choses : l'Homme, la Vie et la Nature. Les poètes français précédents ne trouvaient l'homme que mêlé à la vie. Il n'y a pas dans Molière ou dans Racine l'ombre d'une allusion à un arbre, une plante, une étoile. Ce n'est que dans ce siècle-ci que l'école française, dont vous parlez avec tant de dédain, s'est aperçue qu'il y a un ciel, des étoiles, des champs, des collines, des rochers, la mer, de l'eau. "

On nous apprend que le titre de la puissante satire contre Napoléon III et ses courtisans, les *Châtiments*, où Victor

Hugo s'éleva jusqu'à un sublime de l'art juvénalesque, aurait été suggéré par Auguste Vacquerie.

Le *Journal de l'Exil* fourmille d'anecdotes, de récits, de pensées et d'historiettes de cette qualité, toutes palpitantes de charme et d'intérêt à cause du grand esprit qui les a dites ou inspirées. Vu la multiplicité des matières et des détails, il ne nous restera à citer, d'après l'article de M. Uzanne, que les passages les plus attachants.

Charles soutenait, un jour, " qu'il voulait en finir avec ce préjugé qui s'appelle Homère et cet autre préjugé qui s'appelle Horace. " — Pour Horace, dit-il, je lui préfère Musset ! " Puis, continuant : " C'est comme pour la Bible. Vous admirez la Bible, vous admirez Job ! Job et la Bible ne sont que des lieux communs. "

— Ne parle pas de ce que tu ne connais pas, riposte avec sévérité, Victor Hugo. Es-tu seulement bien sûr d'avoir lu la Bible ? Apprends que Job est l'un des plus prodigieux chefs-d'œuvre de l'esprit humain. C'est peut-être le plus prodigieux. Et si, demain, toute la littérature devant périr, il ne m'était permis de sauver qu'un seul ouvrage, je sauverais le livre de Job. "

En septembre 1854, d'accord avec les historiens d'aujourd'hui, le poète dénonçait en ces termes les moteurs de la Révolution : " Si j'écrivais l'histoire de la Révolution française (et je l'écrirai), je raconterais tous les crimes des révolutionnaires, mais je dirais quels sont les véritables auteurs de ces crimes. Ce ne sont pas les révolutionnaires, ce sont les royalistes. Au-dessus du tribunal de la Convention qui juge et qui condamne Louis XVI, il y a le trône de France où se sont assis Pharamond et ses successeurs ; et ce n'est pas du tribunal de la Convention que part la condamnation de Louis XVI ; c'est de plus haut — de ce trône invisible des rois de France. Je plaindrais Marie-Antoinette ; je plaindrais Louis XVII, et j'ajouterais : Savez-vous qui a torturé Louis XVII ? Ce n'est pas Simon ; c'est Louis XIV. Derrière Simon, il y avait Louis XIV, qui armait son bras. "

Voilà, résumé brièvement, d'après l'étude de M. Octave Uzanne, le *Journal de l'Exil*, tel que François-Victor Hugo nous l'a laissé. L'exil, dont Victor Hugo lui-même avait écrit dans ses *Chants du Crépuscule* :

" Oh ! n'exilons personne ! Oh ! l'exil est impie ! " fut ennoblé et splendidement utilisé par le génie du maître-écrivain. Il nous a valu les *Châtiments*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, et l'inspiration des plus beaux livres de cette intelligence sublime, en tout presque vingt chefs-d'œuvre. Désormais, à part les *Dictées de Sainte-Hélène* d'un autre exilé illustre, nous aurons les " *Dictées de Jersey et de Guernesey*. "

Les admirateurs des lettres devront garder une reconnaissance éternelle pour le jeune Dayey qui a, en sauvant ces manuscrits de la destruction, ajouté une page des plus éclatantes à la littérature française. Et ils sauront gré à M. Octave Uzanne de leur avoir fait connaître les mémoires intimes de l'exilé stoïque, de l'immortel Père du lyrisme moderne, de celui qu'un poète anglais, Swinburne, a appelé " le plus grand homme qui ait paru depuis Shakespeare. "

HECTOR GARNEAU.

Montréal, le 17 décembre 1892.

## Le "Coin du Feu" LE COIN DU FEU.

Nous recevons de Montréal une revue féminine intitulée : " Le Coin du feu. " Cette innovation littéraire pour être inattendue n'a pas causé, cependant, une trop grande surprise, car on savait déjà que plusieurs de nos fines plumes sont maniées par des femmes.

Il était peut-être temps que nos compatriotes du beau sexe eussent leur journal intime pour y laisser courir leur tendre et subtile imagination et faire briller leur esprit bienveillant ou railleur. On désirait de plus en plus vivement, les entendre parler ensemble, en toute sincérité, des choses délicates, des doux charmes qui ornent leur vie et qui pourraient embellir la nôtre. Mais, mieux que tout cela, nous avions pensé qu'un périodique où des cœurs de femmes s'épancheraient en nobles sentiments, en pensées fortes et saines, où elles nous prêcheraient notre devoir souvent, et la grandeur morale toujours, nous reposeraient des conflits maussades de la politique quotidienne.

Puisse le " Coin du feu " justifier notre attente !

Nous voyons dans l'apparition de cette revue féminine, outre les jouissances littéraires qu'elle nous procurera, une garantie de plus pour la conservation de notre religion et de notre langue. En effet, les femmes quoique frêles sont plus tenaces que nous. Et l'histoire nous enseigne que la religion catholique sur le point de disparaître de certains pays, a trouvé dans les femmes ses plus fermes, ses plus fidèles et ses derniers défenseurs. Une revue catholique et française, rédigée par des femmes, qui ont la foi plus vive et la piété plus solide que beaucoup d'hommes, sera un nouveau soutien pour notre religion et une autre égide pour notre langue.

Le plaisir que nous ressentions de prime abord devient, maintenant de la joie quand nous songeons aux fruits si désirables que pourrait produire une revue de ce genre.

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit en lisant le premier numéro du COIN DU FEU. Il faut approuver l'idée généreuse qui a fait éclore cette revue féminine, et nous nous permettons de féliciter la spirituelle et distinguée secrétaire de la Rédaction d'avoir écrit dans son programme : " Son but (de la Revue) ne sera pas d'encourager les jeunes filles à devenir bachelières, avocates ou doctores, mais il consistera, au contraire, à développer chez ses clientes les qualités essentiellement féminines. " Vous avez raison, madame. De Maistre a dit : " Le plus grand défaut pour une femme c'est d'être un homme. "

La variété des écrits, l'attrait des illustrations nous ont paru dignes, à tous égards, d'une excellente revue de famille. Et puis, avec la collaboration de femmes qui ont déjà conquis une juste et enviable réputation dans les lettres, nous ne doutons pas du succès de cette publication.

Une remarque avant de terminer. On nous dit qu'il faut prononcer Georges Sand (sən). Un de nos meilleurs écrivains, M. Joseph Marmette, étant à Paris, un soir, chez Mme Buloz, fut présentée par elle à Mlle Sand (ande) : prononcé comme dans l'ande. Mlle Sand est la fille de Maurice Sand qui vint, vers 1860, au Canada, avec le prince Napoléon.

Comme le " Coin du feu " paraît le 1er de l'an 1893, nous profiterons de l'occasion pour lui souhaiter, outre une légion nombreuse d'abonnés, longue et glorieuse vie.

Nous invitons les intelligentes lectrices du " Canada " à s'abonner à une revue si bien faite pour leur plaisir.

HECTOR GARNEAU.

OTTAWA, le 3 janvier 1893.

## A propos de Zola

*"Le Canada", 21 février 1893*

Notre jeune et distingué ami, M. Hector Garneau, publie, dans L'OPINION PUBLIQUE du 17 du courant, la critique suivante de Zola que nous croyons devoir donner en entier à nos lecteurs.

Ce pauvre M. Zola ! Les portes de l'Académie sont encore restées fermées devant ses prétentions. Trois fois il a tenté d'entrer, trois fois il a subi l'affront de l'échec. Quelle écrasante défaite pour le fougueux gladiateur du naturalisme ?

Avoir écrit les *Rougon Macquart*, avoir atteint jusqu'à cent trente éditions, s'être entendu appeler grand poète épique, incomparable peintre réaliste, voire même le premier écrivain français du jour, se savoir le plus populaire des romanciers vivants, s'être obligé, enfin, à rendre trois visites officielles à chaque Immortel pour obtenir ses suffrages, et se voir refuser un fauteuil à l'Académie, c'est vraiment décourageant, éreintant, démoralisant pour un assoiffé d'honneurs—plutôt que d'honneur—M. Emile Zola.

Mgr Perraud, l'un des membres de l'Académie française, avait dit déjà : « Le jour où Zola entrera à l'Académie, j'en sortirai. » Ce mot là traduisait bien le sentiment de dignité qui anime les Immortels ; et il a dû retentir à leurs oreilles lorsque le pornographe qui a son nom Emile Zola a posé sa candidature comme successeur de Xavier Marmier, cet écrivain noble et moral par excellence.

Nous estimons que, dans la littérature ainsi que dans la vie, il existe des gens qui se respectent et d'autres qui ne se respectent pas. Les premiers doivent se garder de souiller la plume, comme les seconds, de ternir leur réputation. Et, bien que nous ne contestions pas le puissant talent, l'imagination exubérante, la verve et la fécondité de l'auteur de la *Debauché*, nous ne pouvons, cependant, nous empêcher d'abhorrer l'usage indigne qu'il en fait, et nous n'hésitons pas à le classer parmi les écrivains qui ne se respectent point.

Quand on a l'audace de signer des livres comme la *Terre*, *Nana*, *Pot-Bouille*, quand on s'acharne à remuer les ordures, les immondices, à respirer les puanteurs du vice et de l'infamie, quand on prend la sale tâche de divulguer les défaillances, les obscénités, la corruption, les turpitudes de l'homme, du monde, de la société, on démontre clairement qu'on s'est dégradé soi-même et qu'on n'a plus le droit de faire partie d'une assemblée honorée.

Tout écrivain doit se proposer un idéal, doit poursuivre un but, soit moral, soit politique, soit religieux, soit esthétique. Et nous demanderons aux admirateurs du fougueux naturaliste quel est l'idéal de M. Zola, quel est le but de ses ouvrages.

D'idéal, nous ne lui en connaissons aucun. Quand à son but, il semble consister presque uniquement à montrer le côté hideux des hommes et des choses,

à dépendre les scènes les plus monstrueuses, les plus révoltantes.

M. Zola s'étudie, se travaille, épuise les magnifiques ressources de son imagination pour découvrir ce qui écœure, indigné et fait rougir de honte. L'humanité, pourtant, offre de quoi charmer le regard et toucher les fibres par ses splendides modèles de vertus et de passions généreuses. Au lieu d'aller tremper sa plume dans les bas fonds de l'orgie et de la prostitution, M. Zola eût pu s'inspirer des spectacles grandioses qui honorent et réhaussent à la fois l'histoire des sociétés et l'existence des individus.

Né avec des facultés viriles et fécondes, doué d'un immense talent *réflecteur*, capable de reproduire fortement les sensations, les formes, l'extérieur animé ou inanimé des êtres, possesseur d'une riche palette aux couleurs séduisantes, aux tons nuancés à l'infini, M. Zola pouvait accomplir une belle œuvre pour les lettres françaises. Et ses romans, au lieu de jeter la haine, le dégoût, la désespérance dans les âmes, y auraient versé la joie, le ravissement, une sorte de bonheur enthousiaste et fébrile.

Il aurait dû s'appliquer à exalter les instincts nobles de ses semblables, à mettre en lumière leurs éminentes qualités, leur nature haute et fière. Il aurait dû dédaigner, — ne fût-ce que par amour propre, — de toucher à leurs bassesses pour ne décrire que ce qui les embellit, les élève et les glorifie. Enfin, il devait se rappeler que l'homme, malgré ses flétrissures, reste encore une personnalité libre, grande et supérieure, une intelligence d'élite servie par des organes subtils, un être bon, moral, religieux, qui aime l'honneur, la vérité, la vertu, qui sait souffrir, se dévouer, qui croit et espère, et qui a conscience de son origine et de sa glorieuse destinée.

Nous voudrions que M. Zola gravât dans sa mémoire ces deux sublimes vers qu'un poète anglais, Young, a écrits sur l'homme :

"A beam ethereal, sullied and absorpt,  
Though sullied and dishonored, still  
[divine !]"  
HECTOR.

*The Ottawa Citizen,  
February 23-1893.*

Mr. Hector Garneau, son of Mr. Alfred Garneau, of this city, who is at present studying law in Montreal, contributes to the last number of L'Opinion Publique an admirable article upon the refusal of the French Academy to give M. Zola the chair left vacant by the death of Xavier Marmier. Mr. Garneau is a very young man, but his paper contains a degree of insight into literature that a veteran might envy. He estimates well the character and genius of Zola, with its defects, and he expresses himself in a sparkling style which shows that he has inherited the literary gifts of his grandfather, the historian.

## L'ALLIANCE FRANÇAISE

ET LES

CANADIENS FRANÇAIS

Ceux qui étaient présents à la conférence de M. Salone, prononcée au Cercle Ville-Marie de Montréal en 1891, se rappellent l'éloquence vibrante et émue avec laquelle le distingué professeur d'histoire au lycée Montaigne, de Paris, raconta l'abandon cruel du Canada par la France, cette France du 18<sup>e</sup> siècle, cette France de la Pompadour qui "envoyait ses soldats mourir jusqu'en Pologne (pour l'Autriche) et oubliait ses propres enfants qui combattaient pour elle sur les bords du Saint-Laurent." En entendant parler cet ami sincère de notre pays, chacun sentit que c'était bien la France nouvelle et devenue maîtresse d'elle-même, "vieille de gloire, mais jeune de cœur", selon le mot de Thiers, qui venait nous dire, par la bouche d'un de ses fils, qu'elle n'avait pas perdu notre souvenir et qu'elle nous aimait comme autrefois aux jours de notre berceau.

M. Salone, on le sait, avait été délégué par l'Alliance française de Paris, créée uniquement pour propager la langue française à travers le monde. Cette société, dont M. le général Parmentier est le président actif, et MM. Victor Duruy, le général Fevrier et Jules Simon sont les présidents d'honneur, poursuit avec ardeur son œuvre très noble, utile à la civilisation, et qui lui a valu un jour cette approbation d'un diplomate chinois : "Pour les beautés de la littérature française, il n'existe pas de muraille de Chine." Bien que fondée depuis neuf années à peine, l'Alliance a réussi à implanter partout des racines puissantes et fécondes. En Espagne, en Suède, en Finlande, en Russie, en Grèce, dans le Levant, et jusque sur les rives lointaines du Gange et du Niger, en Australie, en Amérique, elle a doté des collèges, établi des cabinets de lecture, bâti des écoles, organisé des conférences publiques. Et partout augmente le nombre des élèves ; partout s'éveille un désir d'apprendre la langue française, propagée en même temps par l'Alliance, la diplomatie, le commerce et les lettres.

Afin d'étendre son influence le plus possible, l'Alliance vote, chaque année, des subventions en livres et en argent à des bibliothèques, à des écoles hors de France, qui lui paraissent avoir besoin d'aide. Petit secours est souvent fort utile. Le Canada, pour lequel cette société a une attention plus affectueuse, il semble, partage ces dons. Ainsi le bulletin d'octobre, novembre, décembre 1892, nous apprend que le 7 novembre dernier, à Paris, le conseil d'administration a voté quinze cents francs pour les écoles françaises du Canada et cent francs de livres pour l'école de Saint-Alphonse (Manitoba). Le 24 décembre, nouvelle subvention de onze cents francs "pour la société de l'Assomption au Canada", c'est la société nationale des Acadiens. Archives de la Ville de Montréal  
Un nous annonce que l'on a versé à

Chronique Théâtrale

Opéra Français: *La fille du tambour-major*, opéra comique en 3 actes; paroles de Clairville; musique d'Offenbach.

Montréal enfin a son théâtre français. Depuis longtemps, en effet, la grande métropole canadienne, en majorité française, caressait le désir de voir chez elle, à la place de traductions anglaises plus ou moins sèches ou insipides, de véritables pièces françaises, où la finesse pétillante, l'ironie acérée et légère, la verve enjouée, si caractéristiques de l'esprit gaulois jaillissent en mots étincelants, interprétées et jouées par des acteurs de France. Il est vrai que plusieurs célébrités de la rampe, telles que Sarah Bernhardt, Coquelin aîné, Jean Coquelin, Jane Hading avaient déjà, à deux ou trois reprises, passionné des auditoires montréalais. Mais, après ces trop rares représentations d'élite, une pénurie complète de théâtre français était survenue. Nous en étions réduits à subir les déclamations bruyamment sonores de quelques histrions de la république voisine. Aussi demandait-on à grands cris du théâtre français représenté tel quel, dans notre idiome national. Le vœu général est aujourd'hui abondamment réalisé. Grâce à une direction habile et scrupuleuse, Montréal possède une salle de théâtre toute coquette et pimpante, très élégamment décorée et agencée avec un goût ~~convivial~~ des plus exorcés. Pour tout dire, nous sommes chez nous. C'est un coin de l'ancienne patrie que nous retrouvons là, c'est la suavité, la musique caressante de sa belle langue, la vivacité joyeuse de son esprit que nous allons entendre et applaudir dans ses incomparables chefs-d'œuvre de théâtre et d'opéra. Et en regardant ces décors, ces scènes qui transportent nos imaginations sur le sol de la vieille Gaule, en lisant des noms de provinces ou de villages français, nous sentons l'idée patriotique s'accroître en nous, nous nous réjouissons d'être restés français jusqu'au fond du cœur.

Donc, pour revenir à notre sujet, disons que les Canadiens français—voire même plusieurs anglais—ont salué avec beaucoup de joie et de sympathique satisfaction l'ouverture de la salle d'Opéra français de Montréal.

On avait annoncé comme représentation de début le ravissant opéra comique: *La Fille du tambour-major* de l'auteur tant applaudi de la *Grande Duchesse*, *Madame Favart*, la *Belle Héloïse*. Le libretto de cet opéra est tout ce qu'il y a de plus typique et de plus ragailleardissant en fait de peinture de mœurs militaires. Cependant, l'auteur a voulu la varier agréablement par la juxtaposition d'une scène de couvent de demoiselles. Il a mis en regard le sans gêne, la brusquerie grossière, les hardis propos, la vie mouvementée du soldat, et la délicatesse native, l'aimable pitié, l'existerie simple et placide de la jeune adolescente. L'amour, nécessairement, intervient pour jouer le rôle principal et concentrer sur lui tout l'intérêt. Voici son thème.

Stella, fille d'un teinturier français qui est devenu depuis tambour-major d'un régiment, a eu pour mère celle qui s'appelle orgueilleusement à l'heure actuelle, la duchesse della Volta. Le duc, irrité des sympathies que Stella témoignait, toute jeune encore, à la France, l'enferma dans un pensionnat de Milan. Mais le patriotisme, plus vivace, s'était infiltré graduellement dans le cœur de la fillette, et malgré le

duc, Stella ne voulut pas abdiquer son titre de française. C'était en 1800, à l'époque où Bonaparte accomplissait sa triomphale campagne d'Italie. Il dépêcha bientôt un régiment pour prendre Milan. Milan attaqué, se rendit avec tous ses habitants. On s'empara du couvent et de ses hôtes, Stella attirée de suite l'attention des soldats et conquit d'emblée leur protection et leur amitié. Dans une conversation qu'il engagea avec les jeunes pensionnaires, le tambour-major reconnut sa fille qui endosse le costume de vivandière et se joint au régiment de son père. Mais arriva le duc della Volta, un George Dandin en retard, c'est-à-dire qu'il a pris le second train en croyant prendre le premier.—Il réclame Stella comme sa fille et veut lui faire épouser un noble italien. Mais l'amour de la patrie ou plutôt l'amour de Robert l'un des officiers du régiment français, l'emporte. Et voilà que ça finit par le mariage de Stella et la déconfiture complète du duc qui n'a pas à s'adresser le reproche de Daudin: *Tu l'as voulu*, car, le malheureux: *He was'nt in it*, comme dirait les Anglais.

La musique d'Offenbach, si brillante par elle-même et qui plaît toujours aux dilettanti, a paru charmer l'auditoire sélect d'hier soir. Nous avons des cloques à faire à Mme de Goyon. Sans posséder une voix puissante, elle chante avec beaucoup de grâce et d'entrain et entre très spirituellement dans son rôle. Quant à messieurs Giraud et Bisson, leur interprétation respective de Monthabor, le tambour-major et du duc della Volta a rencontré partout des témoignages unanimes. Ces deux acteurs sont doués d'un talent réel de comique.

C'est presque la *cis comica*. Pour résumer, il nous fait plaisir de louer chez tous les personnages une diction nette, une prononciation claire, forte et pleine de chaque mot. Et puis, c'est si doux à l'oreille—à l'oreille d'un Canadien-français surtout—le son de cette langue exquise, que bien dire constitue déjà un mérite énorme.

Une remarque avant de terminer. La représentation d'hier soir a laissé chez quelques uns une impression mauvaise comme une désillusion. Ceux-là avaient eu tort de se montrer exigeants. Ce n'est qu'un généreux essai qui a demandé une somme considérable d'efforts aux organisateurs de l'Opéra français. Si le public montréalais veut posséder plus tard un excellent théâtre français, il doit commencer par encourager les entreprises initiales de ce genre. Ce n'est que petit à petit que l'oiseau fait son nid. Avec un peu de temps et de sympathie, la société d'Opéra français réalisera le vœu général en dotant notre métropole d'un théâtre de premier ordre où nous pourrions applaudir les maîtres fameux de la scène française.

Montréal, 3 octobre 1893

Chronique Théâtrale

Opéra Français: *Le voyage de M. Perrichon*, comédie en 4 actes de MM. Labiche et Martin.

Après l'opéra-comique, la comédie! *Le voyage de M. Perrichon* après la *Fille du tambour-major*! Et du Labiche, cette fois. Du vrai, de l'inimitable Labiche, dans ses meilleurs moments, du Labiche de la *Cagnotte*, du *Chapeau de paille d'Italie*, du prince du va-tout-ville et du rire, en un mot. Rarement, croyons-nous, Labiche a provoqué ce bon rire largement épanoui avec plus de verve comique et de gaieté continue que dans le *Voyage de Perrichon*.

« Nous estimons es at tres moins en raison des services qu'ils nous rendent qu'en raison de ceux que nous leur rendons ». Ces paroles de Daniel Savary résumant admirablement la comédie que nous avons applaudie jeudi soir. C'est Moosieur Perrichon qui va nous en démontant la vérité.

Carrossier enrichi, mais égoïste doublé d'un prétentieux, Perrichon entreprit un voyage en Suisse avec sa femme et sa fille. Deux jeunes rivaux, Armand Desroches et Daniel Savary qui convoitent avidement la main—ou la bourse—de Mlle Perrichon, les accompagnent. M. Perrichon qui veut essayer de tout, monte à cheval et fait une chute dont le résultat aurait pu être fatal sans la prompt assistance d'Armand. Voilà donc Perrichon, l'oblige—grincheux et intraitable—de l'amoureux, devenu désormais le favori de madame et de mademoiselle.

Daniel, lui, tente une politique toute différente. Il veut être un sauvé au lieu d'un sauveur, et cela, grâce à l'héroïsme de Perrichon lui-même. Devançant l'illustre Tartarin, celui-ci s'est décidé à gravir le Mont Blanc en compagnie de Daniel. Au moment où ils vont atteindre la haute cime, Daniel se laisse choir au bord d'un crevasse. En un clin d'œil, Perrichon s'élança à son secours et l'arrache à une mort aussi certaine qu'épouvantable. De ce jour-là, c'est un héros, le bienfaiteur éternel de Daniel. Il lui donnera sa fille et en fera un gendre à jamais reconnaissant. Mais—ô hasard maudit!—Perrichon surprend une conversation entre Armand et Daniel où l'obligé, croyant la victoire assurée, parle du carrossier en termes peu flatteurs. Le truc est découvert. Armand, par sa sincérité, gagne l'estime de Perrichon et il épouse sa fille.

M. Giraud a droit à nos meilleures félicitations. Il s'est surpassé dans le rôle de Perrichon. En effet, il a su incarner dans son jeu et ses gestes, le naturel grossier, l'arrogance pompeuse et emphatique, la naïveté bônasse de ce Prud'homme enrichi. L'interprétation de Daniel par M. de Lafontaine mérite une part égale éloges.

Quant aux autres personnages, nous regrettons de les trouver en faute trop souvent.

Somme toute, le *Voyage de M. Perrichon* par Giraud a été un succès, un succès de rires qu'on acclamerait encore avec joie.

Hector.

Montréal, 7 octobre 1893.

Chronique Théâtrale

Opéra Français: *Les Surprises du divorce*, comédie en 3 actes de MM. Bisson et Mars.

Où! les belles-mères! éternel objet d'anathème des gendres irrités et narrotte chérie des faiseurs d'esprit! quand donc cessera-t-on des montrer en spectacle, d'étaler leur despotisme, leur molestation incessante vis-à-vis des maris, leur pruderie, leur tendre sollicitude à l'égard de leurs filles! Et dire qu'on les met en pièces—et sans merci, comme dans les *Surprises du divorce*—et qu'elles vivent toujours aere pennina.

Il était difficile, en effet, de rassembler avec plus d'art comique, des personnages aussi peu sympathisants, aussi disparates même de tempérament et de les représenter dans des situations aussi cocasses, aussi bizarres que l'ont fait les auteurs des *Surprises du divorce*.

Henri Duval, jeune compositeur, a épousé Mlle Diane Bonivard. Le goût de la musique est tellement accusé chez lui qu'il y consacre tout son temps. Mais, Mme Bonivard, la belle-maman, survient toujours pour interrompre son inspiration, et l'exagère si bien qu'un beau jour le gendre poussé à bout lève la main sur elle, qui évite le coup, et atteint sa femme en pleine figure. De suite, Mme Duval demande un divorce et quitte son mari. Henri a bientôt trouvé une seconde femme dans Gabrielle Bourgaueuf, fille d'un veuf puissamment riche. Croiriez-vous que ce veuf dont le cœur est resté jeune, fait la rencontre, en voyage, de Diane et l'épouse. Et voilà que Henri qui avait divorcé pour se débarrasser de sa femme et de sa belle-mère redévoit le possesseur incontesté de ces deux créatures néfastes, et qu'il a maintenant deux belles-mères au lieu d'une. Sa rage monte au paroxysme. Le malheureux, que va-t-il devenir!!! Son mauvais génie, cette fois-ci, le servira on ne peut mieux. Mme Bonivard recommence ses machinations d'autrefois et elle finit par mettre Bourgaueuf en une colère telle que lui aussi soufflette sa femme et divorce. Et ces deux grands débris de la haine d'une belle-mère vont se consoler entre eux.

MM. Bisson et Giraud, dans leurs rôles respectifs de Henri Duval et de Bourgaueuf nous ont tenu en haleine de gaieté folle durant une grosse heure et demie. A certains moments, il fallait rire jusqu'aux larmes. Mmes Hosdey (Mme Bonivard) Giraud (Diane) et Roymonde (Gabrielle) se sont attirées toutes les sympathies de l'auditoire par l'action naturelle et animée de leur jeu. La troupe de l'Opéra français augmente chaque jour le nombre de ses admirateurs: ils ne tarderont pas à s'appeler bientôt légion. Nous sommes heureux de constater que les médiocrités s'effacent vite et que les talents se font jour d'une façon remarquable.

Hector.

Montréal, 11 octobre 1893.

### Chronique Théâtrale

**OPERA FRANCAIS :** *Les cloches de Corneville*, Paroles de Clairville et Gabet ; musique de Planquette.

Oh ! la musique française, l'exquise musique d'opérette de Lecocq, Offenbach, Planquette, si animée, si chatouilleuse, si entraînante ! Comme elle reflète merveilleusement la finesse, l'esprit ironique ou piquant, le goût subtil de ce pays aimé des Muses où chacun reçoit par intuition le sens de l'harmonie et de l'art. Comme elle sait rendre les plus douces sensations, définir les pensées les plus délicates et les plus intimes, traduire la passion amoureuse, badine ou légère dans toute sa grâce et sa beauté. Lequel n'a pas compris ou n'a pas goûté l'inspiration originale, le lyrisme de gaîté, le charme captivant d'œuvres telles que, *la Fille du tambour-major*, *la Grande Duchesse*, *la Fille de Mme. Angot*, *Madame Furot*, et autres opérettes ravissantes qui ont fait des Français les maîtres incomparables du genre ?

Parmi les très nombreux opéras comiques français, nul, peut-être, n'a enregistre plus de succès et gagné plus de popularité que les *Cloches de Corneville*. L'Opéra Français a donc eu raison de l'inscrire sur son répertoire, déjà fort attirant et varié.

L'intrigue de l'opéra de Clairville et Gabet offre peu d'intérêt. C'est l'histoire du château de Corneville, que le marquis Henri, dernier descendant des Corneille, a abandonné pour aller combattre les pirates de la Malaisie. Durant son absence, un fermier, Gaspard, nommé mandataire du comte Lucenez, a jugé légitime de s'emparer du château et de ses richesses, ainsi que de Germaine, la fille du comte. Gaspard, afin d'éloigner les jaloux ou les curieux, passe les nuits à se promener, déguisé en fantôme, dans le château et à y faire un vacarme épouvantable. Il n'ose, cependant, agiter la cloche du donjon qui, selon la tradition, ne sonnera que pour annoncer le retour du dernier des Corneville. Au bout de quelque temps, celui-ci revient au château, dépose le Gaspard qui en devient fou, et finit par épouser Germaine.

Les *Cloches de Corneville*, doivent leurs succès retentissants moins à l'éclatance de l'ensemble qu'à la musique brillante et toute française de certaines parties. *La légende des cloches*, « J'ai fait trois fois le tour du monde », « Gardez par ci, r'gardez par là » bourdonnent encore dans toutes les oreilles. Nous devons des félicitations à Mme Gyon qui a chanté fort joliment et avec verve : « Oui, c'est moi, c'est Serpoletta » et « Viv' le cidr' de Normandie ». Il serait difficile de parler des autres voix de femmes : on ne les entendait que très faiblement. C'est aux voix d'hommes, assurément, qu'appartiennent les honneurs de la soirée. Messieurs Portalier (le marquis de Corneville) et Valdy (Grenicheux) ont conquis d'emblée l'admiration générale par l'exécution correcte et gaillarde de leurs morceaux. Messieurs Giraud (le bailli) et Bisson (Gaspard) sont d'excellents comédiens, et l'opéra-comique qui leur sied médiocrement, nous cache trop souvent leurs plus solides qualités. Réserve faite de ces critiques—toujours sincères et bienveillantes—nous sommes heureux de reconnaître dans la troupe d'opéra français un fonds réel d'artistes et de talents qui demandent qu'ils être cultivés pour s'épanouir plus tard en succès splendides et féconds.

Hecron.

Montréal, 14 octobre 1893.

### Chronique Théâtrale

**Opéra Français :** *Les Brebis de Panurge*, comédie en un acte, Durand et Durand ; comédie-vaudeville en 3 actes par Ordonneau et Valabrègue.

Si, comme l'a dit Chamfort, la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri, la journée d'hier comptera assurément parmi les plus fécondes pour ceux qui ont assisté à la représentation de l'Opéra Français. Quel bonheur, en effet, de rire, de rire à gorge déployée, de rire tout son saoul quand ce ne serait que pour railler, un moment, la fameuse *vallée de larmes*. Comme il vous arrache des accents des cris involontaires de transport, comme il vous souffle de chaudes bouffées à travers les veines, comme il allège la tête, dilate le cœur, ce rire savoureux et franc !

Eh bien, c'est aux *Brebis de Panurge* et à *Durand et Durand* surtout, le grand succès du Palais Royal en 1877, que nous devons cette soirée exceptionnelle de rires.

Pour commencer, un lever de Rideau : les *Brebis de Panurge* où l'auteur applique très spirituellement un principe d'amour-y-a-t-il vraiment des principes d'amour ? d'après lequel une jeune fille finit par épouser un homme uniquement parce qu'il est aimé d'une autre femme. Mlle Raymonde a joué ce rôle avec un charme tout particulier de finesse et un chic de diction pure et animée qui ravit toujours sur des lèvres françaises.

Que dirai-je de *Durand et Durand* sinon que cette comédie a valu à messieurs Giraud, Bisson, Delafontaine, à Mme Hosquet et à Mlle Raymonde un abondant surcroît de sympathie admirative en même temps qu'elle a mis en pleine lumière les aspects caractéristiques de leur talent.

*Durand et Durand* est l'histoire drôlotique d'un des plus divertissants qui-proquos qui se puisse imaginer entre un marchand d'épices et un homme de loi. Voici l'affaire. Albert Durand, épicier de son métier, a un cousin homonyme, Albert Durand, le premier avocat de cour d'assises du barreau de Paris. Dans une station balnéaire où il passait ses vacances, on l'a pris pour « Maître Durand ». Notre finaud saisit l'occasion au vol et demande en mariage la fille d'un agronome, Coquardier, qui se vante partout d'avoir comme gendre « l'aigle du barreau de France ». Tout va bien dans le jeune ménage à part les visites trop assidues du cousin l'avocat qui mettent l'épicier dans des impasses terriblement embarrassantes et scabreuses.

Et puis, Coquardier ne peut se faire à l'idée que le célèbre Albert Durand ait un cousin épicier, et il débâture sans cesse contre l'autre, ce vil fraudeur de bas étage, cet effronté menteur... S'il découvre le truc, vous croyez bien que le soi-disant avocat est perdu à jamais ; ses espérances de bonheur sont flétries pour toujours. Et ce beau jour arrive... A l'occasion d'une plaidoirie de « Maître Durand » le vrai Durand Coquardier est venu à Paris avec sa fille assister au succès retentissant du « Démophile Moderne ». Mais,—ô malheur inconcevable !—comme un chat est un chat, Rolet, un fripon, de même Albert Durand épicier n'est qu'un épicier. Une scène furieuse et pathétique s'ensuit. Le gendre repentant se confond en excuses, les larmes aux yeux, rentre dans les bonnes grâces de son beau père et de sa femme après avoir promis d'abandonner son commerce et de vivre exclusivement de ses rentes.

Hecron.

Montréal, 25 octobre 1893.

### Chronique Théâtrale

**Opéra Français :** *Le Petit Duc*, opéra-comique en 3 actes ; paroles de Halévy et Meilhac ; musique de Lecocq.

Parmi les compositions si nombreuses et toujours aimées de Charles Lecocq, une des plus justement populaires, consacrée par trois cents représentations éclatantes au Théâtre de la Renaissance, en 1808, est certainement *le Petit Duc*. La musique de Lecocq plaît par sa fraîcheur et sa vivacité, Gracieuse, brillante, douce et enjouée, elle respire toute l'ingéniosité, la délicatesse aisée et correcte de ce genre éminemment français. L'opéra-comique de Lecocq, tantôt spirituel, tantôt bouffon, ici joyeux et entraînant, là sentimental et touchant, possède une souplesse qui lui a valu l'admiration passionnée de tous les dilettantes.

*Le Petit Duc* composé sur le livret de deux maîtres célèbres, Halévy et Meilhac, réunit en un charmant mélange les qualités dominantes du talent de l'auteur. De quoi s'agit-il ? Tout simplement d'un mariage retardé à cause de l'âge précoce des mariés.

Le duc de Parthenay, jeune page de dix-huit ans a épousé une riche héritière. Le roi trouve que le mari ne compte pas assez d'années pour pouvoir exercer dignement les prérogatives du pouvoir conjugal. Les époux vivront séparés l'un de l'autre durant l'espace de deux ans. On mettra le duc sous la direction d'un précepteur militaire et la duchesse, dans un couvent de jeunes filles nobles de Luneville. Et les petits pages de chanter :

Oh ! le pauvre mari !

Pour lui, quelle disgrâce.

Cependant, par droit de naissance, le petit duc de Parthenay est colonel et comme tel commande un régiment. L'idée lui vient de se diriger sur Luneville et de s'emparer du couvent. Aussitôt conçu, aussitôt fait. Le duc, déguisé en paysanne, pénètre dans le couvent et voit sa petite femme qui s'évade, et va le rejoindre au camp. Mais, à ce moment, le clairon du combat retentit. Le colonel se doit à son régiment, à sa patrie d'abord. Vite il s'élançe sur le champ de bataille et se signale par une victoire superbe. Le roi enchanté, pardonne au duc que l'on a surpris dans sa tente avec la duchesse, et lui permet, comme récompense de sa bravoure, de l'épouser à l'instant.

Nous ne saurions trop louer la représentation d'hier soir. Elle a été remarquable tant par la richesse des costumes, la beauté pittoresque des décors scéniques, que par l'exécution générale des chanteurs et des chœurs ; Mme de Gyon a joué d'une façon fort gaillarde et déléurée le rôle du petit duc. Sa chanson de paysanne, avec le couplet : « J'ai brisé ma douzaine d'œufs, mais j'ai sauvé mon innocence » lui a valu un rappel enthousiaste. M. Portalier s'est servi à merveille de sa belle voix de ténor. Quant à M. Bisson, il suffira de dire qu'il renouvelle ses succès dans chaque rôle qu'il entreprend. Le *Frimousse* d'hier a constitué la partie cocasse de l'Opéra.

Somme toute, *le Petit Duc* n'a fait que des admirateurs et a relégué considérablement la réputation et la valeur de la troupe d'Opéra français.

Hecron.

Montréal, 27 octobre 1893.

"The Ottawa Citizen"  
August 5th 1895

A YOUNG FRENCH-CANADIAN WRITER

La Revue Nationale for August contains an article on "The French-Canadians and their literature" by Mr. Hector Garneau. The writer is second son of Mr. Alfred Garneau of this city, French translator for the Senate, and therefore grandson of F. X. Garneau, the historian of Canada. Mr. Garneau recently passed his law examinations in Montreal and has established himself in that city in practice as an advocate. His article is called forth by a work that appeared early in the year from the pen of M. Virgile Rossel, professor at Lausanne, entitled "History of French literature outside France," in which there is much praise bestowed upon the works of Canadian authors. The remarks of the young reviewer upon the subject dealt with by M. Rossel show a wide knowledge of the writings of his compatriots, and good judgment in the appreciation of their qualities. Moreover Mr. Garneau has a polished style, evidently formed upon a study of the best French classics, which promises much for the future success of its possessor.

Le Temps (d'Ottawa)  
28 février 1896.

Sarah Bernhardt dans Yzéy.

Extrait d'une lettre de notre correspondant de Montréal, M. Hector Garneau :  
Je sors tout saisi, tout frémissant d'émotion d'Yzéy. Hier soir, en effet, j'ai entendu dans cette pièce la divine Sarah et il me semble que mon beau rêve dure encore. Il me faudrait la plume d'or d'Hugo pour décrire l'inoubliable impression que ce drame a créée en moi. C'est peut-être le plus ravissant, le plus sublime spectacle que j'aie contemplé jusqu'ici. L'admiration ne veut employer que des superlatifs, rien que des superlatifs.

D'abord, la pièce elle-même. Elle est en vers d'une harmonie exquise et d'une pureté incomparable. L'auteur, Armand Sylvestre, qui s'était d'ordinaire complu dans les histoires grasses et les poésies légères, s'élève par endroits, dans Yzéy, à la hauteur de Hugo. Sa poésie est tantôt large et profonde comme le ciel, tantôt caressante et douce comme une voix de jeune fille, tantôt encore étincelante comme le diamant et sonore comme un clairon de bataille.

Aussi quand je l'entendais, ce langage des dieux, j'allais en notes de cristal sur les lèvres inspirées de Sarah, il me semblait que mon âme montait, montait toujours dans les espaces éthérés et que ces accents suaves et charmeurs me venaient des sphères célestes. J'étais remué au plus intime de moi-même, l'émotion faisait palpiter toute ma chair et j'avais une peine infinie à rester en place. Jamais, non jamais je n'ai éprouvé une jouissance de l'esprit et du cœur pareille à celle-là.

Et puis, les décors, les scènes orientales qui étaient d'une richesse éblouissante et la musique qui accompagnait les récitatifs, tout cela ajoutait à l'effet du charme et nous tenait dans un ravissement continu.

CHRONIQUE DU JOUR

Arthur Buies

Le dernier numéro de la "Revue Nationale" contient un article de M. Hector Garneau : "Les Canadiens-français et leur littérature". Ce n'est autre chose que l'examen d'un livre de M. Virgile Rossel, ayant pour titre : "Histoire de la littérature française hors de France".

Le Canada, nécessairement, fait l'objet d'un chapitre intéressant. M. V. Rossel cite, parmi nos écrivains, Buies, Garneau, J. C. Taché, Turcotte, LeMoine, Sulte, Dionne, Gérin-Lajoie, N. Bourassa, Faucher de Saint-Maurice, Routhier, Fliset, Crémazie, Lemay, Marmette, Provencher, Beaugrand, Dansereau, Beausoleil, David, Dun, Lusignan, DeCelles, Tardivel, Chapman, Fréchette, Michel Bibaud, Fabre, Jacques Viger ; puis MM. les abbés Ferland, Verrault, Gosselin et Tallon.

A tous ces écrivains, au nombre desquels M. V. Rossel a oublié de compter Rémy Tremblay, l'auteur décerne des compliments flatteurs. C'est une distribution de prix générale, ce n'est point une critique littéraire. Néanmoins, la plupart des appréciations de M. V. Rossel sont justes, et M. Hector Garneau a bien fait de les réunir en un article.

Voici ce que dit M. V. Rossel au sujet de Buies : "Aucun représentant de la presse au Canada ne l'égalait pour le mordant, la saveur, l'entrain, la fougue du polémiste et du moraliste. C'est le Rochefort du Canada, un Rochefort presque aussi dégourdi que l'autre ; mais l'esprit de Buies n'est pas malfaisant". Et M. V. Rossel ajoute, qu'à Paris, Buies eût été "le Temple d'About, de Villemot, de Rochefort ou de Bergerat".

Je pense exactement comme M. V. Rossel et je crois l'avoir dit avant lui. Il est vrai qu'on ne m'a pas cru ou que l'on a feint de ne pas me croire.

Eh bien, j'ai un reproche à faire à M. Hector Garneau. Avec la meilleure intention du monde, il détruit par une banalité la juste appréciation de M. V. Rossel, en bombardant Arthur Buies sous l'irritante appellation de "l'un de nos plus spirituels chroniqueurs". Cela ressemble à la "science" que l'on a montée à Coppée en ne cessant de l'appeler "le délicat auteur du Passant".

Mais, par Belzébuth ! Buies a fait autre chose que des chroniques ; il a fait autre chose que de l'esprit, encore qu'il en ait mis partout. Il n'a écrit des chroniques que par désœuvrement, par récréation ou pour se procurer du pain.

Ne sait-on pas au Canada que cet artiste, ce maître du Verbe a inauguré un genre littéraire nouveau ? Que l'on prenne la peine de lire l'"Ottomanais supérieur" et le "Portique des Laurentides" ou s'en convaincra facilement.

Deux illustrations littéraires de la France n'ont pas tardé à reconnaître cela, et j'en veux donner la preuve en publiant deux lettres que le hasard m'a mis entre les mains. Buies me pardonnera ou non mon indiscretion, je n'ai cure de son avis.

Extrait d'une lettre de Onésime Reclus au curé Labelle, avril 1890.

Essayez de me procurer la suite des chroniques de Buies, dont vous m'avez envoyé le premier volume, qui est fort intéressant à cause de la verve gouailleuse et des saillies inattendues de l'auteur.

Qu'il a gagné depuis ! Alors il était surtout spirituel et sceptique, avec le défaut, grave à mon sens, d'admirer les États-Unis, c'est-à-dire la force, le nombre, le bruit et l'argent. Peut-être les admire-t-il encore, mais chez lui le poète a pris le dessus sur le rieur, et il chante la patrie, les eaux, les bois, les vents, le colon, son humble demeure, les villages commençaient, les défrichements au bord du lac. Cela est à mille lieues au dessus de la chronique boulevardière et des caquets par-

lementaires. Pourtant, vu le talent de Buies, j'attends, non sans impatience, le second tome des chroniques, et surtout, très surtout son livre sur les cantons du Nord. C'est ça qui sera du bon Buies, sans calembour.

Lettre de Valbert Chevillard, en date du 21 juillet 1890, au sujet de "l'Ottomanais Supérieur" de A. Buies, adressée au curé Labelle.

Monseigneur,

En vous remerciant des livres sur le Canada que vous avez bien voulu me faire remettre, par M. l'abbé Biron, je dois vous témoigner une reconnaissance particulière pour le plaisir que m'a causé l'ouvrage de M. Arthur Buies, intitulé "l'Ottomanais Supérieur".

Ça été pour moi, qui ne cherchais que des renseignements, une surprise et une surprise charmante que de rencontrer une œuvre aussi distinguée.

M. Buies sent en poète la nature de son pays et l'exprime dans une forme littéraire d'une exquise pureté. Avec cela, modeste. Il s'excuse vraiment d'être au dessous de la grandeur de son sujet. Non, il n'est pas inférieur à "Son Nord Immense". Il rend ses impressions fortement, et les fait passer dans nos âmes. Il faut seulement regretter que les pages où il se livre ainsi à nous ne soient pas plus nombreuses. Il a voulu simplement faire acte de propagande colonisatrice, le talent du lettré a passé au travers.

Si je peux, comme je l'espère, un jour prochain, visiter votre merveilleux pays, je serais très heureux de faire la connaissance de l'écrivain et de l'artiste qui le présente aux yeux avec ce charme attachant.

Daignez, Monseigneur, excuser la longueur de ce remerciement et agréer l'hommage de mon humble respect et de mon grand dévouement.

VALBERT CHEVILLARD.

J'ai sous les yeux quelques épreuves d'un important ouvrage de Buies sur le chemin de fer du Lac St-Jean, premier anneau d'une chaîne que ensermera chaque région de la province. Je viens de recevoir un autre livre appartenant à la série, c'est : "La Vallée de la Métapédia". Les études suivantes paraîtront presque périodiquement.

Je suis désolé de ne pouvoir aujourd'hui donner en primeur quelques extraits littéraires de ces remarquables ouvrages, où le vrai patriotisme se manifeste par un culte profond pour le sol canadien, mais ce n'est que chose remise. Par compensation, je tiens à faire lire à mes lecteurs les quatre pages qui terminent l'ouvrage de Buies : "Au portique des Laurentides".

L'auteur visitait avec le curé Labelle la chapelle sise dans le cimetière de St-Jérôme. Cette chapelle contenait des caveaux destinés à des sépultures ecclésiastiques. Le curé Labelle s'arrêta devant celui qui devait être le sien et s'adressant à Buies : "C'est toi, dit-il avec un sourire, qui raconteras l'histoire de celui-ci ; ça ne sera pas bien long, car je n'en ai pas pour longtemps maintenant".

Buies recut de cette apostrophe macabre une impression douloureuse qu'il traduit ainsi :

"Le curé avait été le parrain de mon premier né, emporté par une mort étrange avant qu'une année seulement eût passé sur sa tête. Subitement comme dans un éclair, je le vis tel qu'à l'instant de sa naissance, puis porté à l'église, puis traversant sa pauvre petite existence si courte, semée pour nous d'alarmes et de joies indicibles, puis se débattant, aux prises avec une agonie sans remède, dans les bras de sa mère impuissante à conjurer l'affreux spectre sans regard qui s'avancait pas à pas pour le saisir. Tous ces souvenirs, toutes ces images heureuses et poignantes passèrent à la fois devant mes yeux et je me trouvai transporté aussi en même temps dans un autre cimetière, celui de Beauport, où, pendant que l'on procédait à l'inhumation des corps qui av-

déposés durant l'hiver, dans le enar-  
nier. Parmi eux était celui de mon  
premier né, arraché du livre de vie  
comme je commençais tout juste à re-  
cueillir ses premiers sourires et à l'en-  
tendre essayer ses premiers accents.

"J'étais allé voir ce que cette mort  
odieuse, sourde à toutes les supplica-  
tions, indifférente à toutes les résis-  
tances, avait fait de ce cher petit que  
j'avais adoré si éperdument, que j'a-  
vais si souvent serré au mon cœur,  
livre de tendresse paternelle, le cou-  
rant, le dévorant de mes yeux inca-  
pables de se rassasier de lui. Cet en-  
fant, il me semblait que l'univers en-  
tier l'aimait autant que moi ! Pen-  
dant huit mois il avait été ma seule  
et unique pensée, le premier bonheur  
réel de ma vie. Son âme et son esprit  
commençaient à s'ouvrir à l'intelli-  
gence des choses, et mon cœur grossis-  
sait d'amour à mesure que je voy-  
ais son berceau tout doucement, tout  
doucement, devenir de plus en plus  
étroit pour lui. Et la mort aveugle  
égarée, ne sachant pas seulement com-  
ment choisir ses victimes, était venue  
me le prendre un jour, violemment,  
sans me donner l'ombre d'une inquié-  
tude ni le moindre prétexte pour m'ar-  
mer contre un danger invisible... Où  
est-il, où est-il aujourd'hui, mon enfant  
bien-aimé ? Bien souvent je l'ai de-  
mandé au muet et inexorable mystère.  
Ah ! jamais, les petits anges qu'il est  
allé rejoindre sans doute ne l'ont cou-  
vert d'autant de baisers que, dans  
mes souvenirs, j'ai arrosé de larmes  
l'étroit espace où il repose mainte-  
nant pour toujours, pour toujours dé-  
robé à mes regards !...

"Ce qu'elle avait fait, la hideuse  
mort !... Je l'ai trop vu, je le revois  
trop souvent, trop souvent encore.  
Non, jamais une âme rachetée par un  
dieu ne saurait être un millième de se-  
conde la proie de cet ignoble vam-  
pire qui se plaît à tout défigurer et à  
donner des traits horribles à l'inno-  
cence elle-même. Aussi ne veux-je  
plus te revoir que dans l'infini d'azur,  
ô mon enfant, là où est allé te retrou-  
ver celui qui fut ton second père ici-  
bas. Va de monde en monde, vole de  
rayons en rayons, emporté dans les  
larges ailes de celui qui devait te  
couvrir de son aile sur la terre. Et  
moi qui te rejoindrai bientôt, je ne  
crains pas que l'horrible mort, qu'il  
me faudra subir à mon tour, jette un  
instant d'ombre sur les splendeurs  
éternelles que mon âme devine et  
qu'elle aspire d'avance, comme fait  
l'exilé de l'air du sol natal vers lequel  
il retourne..."

"Le livre de ma vie, je le sens, se  
referme maintenant sur moi rapide-  
ment, page par page. Les jours qui  
me séparent des amis qui ne sont plus  
et dont j'ai longtemps contemplé le  
sillage laissé derrière eux, ne sont plus  
désormais ni bien nombreux, ni bien  
longs à parcourir."

"Ma tâche ici-bas, que j'ai bien  
des fois désertée à la poursuite  
d'ombres funestes, me réclame au-  
jourd'hui et s'impose à moi impérieu-  
sement."

Je ne puis pas plus lui échapper  
que je n'ai échappé pendant long-  
temps aux serres du noir vautour qui  
a rongé ma vie et qui a dressé dans  
mon cœur tant de tombeaux, avant  
que mon corps aille habiter pour tou-  
jours celui qui l'attend."

"J'ai déjà dépassé l'âge où l'on ne re-  
garde plus vers l'avenir, mais dans le  
passé. A l'avenir je n'ai plus aucun  
droit ni aucun souci de demander rien  
si ce n'est de me laisser achever quel-  
ques œuvres à peine ébauchées et le  
temps nécessaire pour laisser à mes  
chers enfants, ma seule préoccupa-  
tion désormais, un nom qu'ils pour-  
ront invoquer un jour avec confiance  
auprès de leurs compatriotes. Il faut  
que je me hâte, si je ne veux pas que  
la mort me surprenne à mon tour  
comme elle l'a fait de mon grand ami,  
frappé en pleine carrière et les mains  
encore pleines d'œuvres. Il faut que  
j'édifie avec un soin jaloux de cha-  
que heure si je veux laisser de moi un  
souvenir, qui dure seulement autant  
que mon rapide passage, et c'est en  
gardant dévotement le vôtre, ô mon  
généreux ami, c'est en donnant cet  
exemple de la fidélité à votre mémoire  
et aux nobles enseignements que vous  
m'avez prodigués, que je réussirai  
peut-être à mon tour à laisser de  
mon séjour parmi les hommes quelque  
fruit, ou du moins autre chose que le  
vain fantôme d'une vie inutile."

En lisant ces pages superbes on est  
ému, on devient songeur, on pense  
à tout : aux disparus, au néant de la  
vie, à l'au-delà. On sent aussi que  
l'auteur de ces pages remuantes à une  
grande puissance d'écrivain, que c'est  
un penseur, un homme qui sait souf-  
frir, un résigné aux divins décrets, un  
père qui aime, et un artiste qui sent.  
Qu'il y a loin du Bules grave, patri-  
ote, observateur et érudit, au "spi-  
rituel chroniqueur" sous lequel on l'ef-  
face si délibérément.

JEAN BADREUX.

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

PAUL VERLAINE

Une âme d'élite dans un corps de gueux; une imagination morose, malade, ténébreuse, traversée, ici, là, mais rarement, de rayons de joie et de soleil; un croyant malheureux auquel le désespoir arrache des blasphèmes; un poète brutal et fangeux avec des accès de lyrisme religieux et des échappées lumineuses sur l'idéal; en un mot, le chef des "Décadents" et l'une des physiologies les plus bizarres et les plus originales de ce temps.

Tel est Paul Verlaine qui vient de s'éteindre, rongé par la misère et la souffrance.

Cerveau étrange et homme plus étrange encore, en effet! Lui-même, s'est montré tout entier dans "Mon apologie":

"Je suis un homme étrange à ce que l'on  
Aux yeux de quelques-uns, pur et simple  
Pur et simple imbecille aux yeux de quel-  
P'autres encore m'ont mis au rang des fous  
Pourquoi? L'aveugle enfin au rang des  
Moi Dieu? Quand je ne suis qu'un homme  
Somme toute, en dépit de quelque incohé-

Ce chanteur en vers doit au débraillé de sa vie les avanies et le dédain dont il a été abreuvé. Son intelligence, si riche et si belle, était bien loin pourtant de mériter un tel sort. Encore tout jeune, l'amour lui avait fait au cœur une entaille qui ne s'est jamais cicatrisée. Et dans sa prison, expiant sa vengeance d'amoureux trahi, il laissait goutte à goutte couler de sa blessure entr'ouverte, cette plainte douloureuse et touchante:

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville,  
Qu'il est ce cœur languissant,  
Qui pénètre mon cœur?  
  
O bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits!  
Pour un cœur qui s'ennuie  
O le chant de la pluie!  
  
Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écouure,  
Quoi? nulle tristesse?  
Ce deuil est sans raison.  
  
C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi,  
Sans amour et sans haine,  
Mon cœur a tant de peine."

Cet amour cruel continua de meurtrir sa vie en achevant de briser le meilleur de ses forces et de son talent. Bientôt, hélas! le malheur, la maladie, la pauvreté s'abattirent sur lui et le conduisirent aux pires excès. Il errait, désespéré, loqueteux, aviné, à travers les carrefours et les bouges et jusque dans la Morgue. Souvent même, au plus fort de ses tortures morales, il allait demander au grabat d'hôpital un asile pour sa misère et pour son repentir. Les *Poèmes Saturniens* datent de cette époque. Une hardiesse déplacée et un cynisme repoussant, voilà, presque uniquement ce qui les caractérise.

Soyons lui indulgent, toutefois! Pardonnons à un poète égaré et vaincu par la douleur, ses écarts et ses fautes en raison de ses superbes envolées! Plus tard, il retrouvera sa veine originale dans *Bonheur, Amour, Sagesse* qui sont d'une inspiration toute différente et d'une conception très élevée. Le

A d'autres moments, emporté par sa fantaisie amoureuse, il laissait courir sa plume alerte et féconde. Et il rêvait tout haut ce "Rêve familial":

"Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui  
Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me  
Comprend.  
Car elle me comprend, et m'en cœur trans-  
Pour elle seule hélas, hélas! cesse d'être un  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.  
Est-elle brune, blonde ou rousse?—Je l'ignore.  
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.  
Son regard est pareil au regard des statues,  
Et pour la voix, lointaine, et calme, et gr-  
L'inflexion des voix chères qui se sont tués."

"Aimer était l'essence de sa nature, c'était sa joie et son attrait" a dit de lui un critique. Aussi trouve-t-on dans sa poésie la tendresse naïve, la sensibilité douce et pénétrante d'un cœur aimant. Il a ainsi composé pour sa femme qu'il adorait tout un volume de vers: *la Bonne Chanson*. Verlaine de plus, était foncièrement catholique et son œuvre en a gardé une empreinte religieuse qui frappe par sa sincérité et son mâle accent. Témoin *Sagesse*, ce livre d'effusions mystiques et de foi ardente dont nous détachons ces invocations que Louis Veuillot eût volontiers répétées:

"O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour;  
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil;  
Voici mon front qui n'a plus qu'à rougir,  
Voici mes pieds, frivoles voyageurs,  
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,  
Toutes mes peines, toutes mes ignorances,  
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,  
Vous connaissez tout cela, tout cela,  
Et que je suis plus pauvre que personne,  
Vous connaissez tout cela, tout cela,  
Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne."

Ce qui dominait en Verlaine, ce qui éveillait la sympathie, c'était l'ouverture de son caractère, c'était sa brusque franchise. A propos de rien, il faisait son examen de conscience devant ses lecteurs et se confessait à eux. C'est ainsi que dans "Mon apologie," il nous a ouvert toute son âme:

"Donc, ô mes amis chers, priez pour ce  
Mon caractère tel qu'il est: tout d'une pièce?  
Non, et je ne crois pas qu'il importe de l'être  
Mais fort peu compliqué, de homme foi tou-  
Non, car je suis un homme et je ne suis pas  
Des solitudes, bravo bête un peu farouche,  
Mais si franche!—et je mens parfois, plutôt,  
Qu'autrement, mais enfin je mens... au fond  
Eh oui, j'ai mes défauts, qui n'en a devant  
J'ai mes vices aussi, parbleu! Qu'en a guerre,  
Ou beaucoup? Mais à la guerre comme à la  
Il faut me supposer ainsi, m'aimer ainsi  
Plutôt, car j'ai besoin qu'on m'aime.  
Dieu m'a bûni, lui qui panité main de maître,  
Terriblement, et j'ai reconnus de mon être  
Dans le malheur tant mérité, tant mérité  
Et c'est ce qui m'a fait meilleur, en vérité,  
Que beaucoup d'entre ceux qui s'attrist-  
Mais, Seigneur, gardez-moi de l'orgueil,  
[toujours bête."

Paul Verlaine a été le chef des "Décadents". Ces novateurs avaient pour but unique d'assembler des mots étincelants et d'inventer des mètres nouveaux, de plaire à l'oreille et de caresser les sens. Ils condamnaient absolument tout sentiment et toute idée en poésie, et surtout le "moi" méprisable que les romantiques avaient mis en honneur. Verlaine, on l'a vu, s'est oublié quelquefois, ce qui nous a valu des vers délicieux. Il a formulé sa doctrine dans le poème suivant qui est l'évangile des "Décadents," lesquels ont eux-mêmes fait place aux "Symbolistes":

"De la musique avant toute chose  
Et pour cela préfère l'impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose  
— que la n'estille point

mes, libres et brisés, gardent une harmonie délicate; où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers,—et parmi les plus exquis,—sont déjà de la musique. Et dans cette inimitable poésie, il nous a dit tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée, mais si ingénue."

HENRI LELISEUR.

Montréal, 19 avril 1896.

## "Les Nouvelles" (Montréal)

Nous inaugurons également la Chronique Littéraire avec un article sur Paul Verlaine dont, malheureusement la publication a dû être ajournée, par suite du retard imprévu occasionné par l'installation des *Nouvelles* dans leurs nouveaux locaux. Le pseudonyme de Henri Leliseur cache un jeune écrivain canadien dont la collaboration est réservée aux *Nouvelles*.

M. François Coppée en poète dé-  
liant qu'il est toujours, définit ain-  
si ce confrère disparu qui avait  
chanté d'une voix si convaincue  
et si forte l'amour, la joie et le  
désespoir:  
"Verlaine a créé une poésie qui  
est bien à lui seul, une poésie d'u-  
ne inspiration à la fois naïve et  
subtile, toute en nuances, évo-  
triciées des plus délicates vibra-  
tions des nerfs, des plus fugitives  
échos du cœur; une poésie très  
naturelle, cependant, jaillie de  
source, parfois même presque po-  
pulaire; une poésie où les ryth-

sentiment élastique, comme ceux-ci,  
intuitifs, l'impression de prin-  
temps":  
"Il est des jours où vous remuons—  
Où l'on se sent plus léger qu'un oiseau,  
Plus jeune qu'un enfant, et voit plus gai  
Que la même gaieté d'un dandiné.  
On se souvient sans rien se rappeler...  
Et l'on se sent plus sage et plus content.  
L'on aime ardemment, sans amour, ce qui  
Tant est léger le cœur sous le ciel clair  
Et tant l'on va sûr de soi, plein de foi,  
Pour les autres qui, l'on s'empare avec l'air  
D'être plus qu'un bébé gaulois, soi.  
La vie est bonne et l'on voudrait mourir  
Et que l'on n'ait pas peur du lendemain.  
Un jour, l'indesiné s'en vient de voir,  
Dirait-on, au cœur plus et moins que humide.  
Hélas! il faut-il que nous en souffrions!  
Même plutôt, la vie et son tourment,  
Cubons et dormons, gardez-moi du malheur  
De jamais perdre un moment si charmant."

## JOSEPH MARMETTE

Il y a bien des années déjà, obéissant à une habitude qui m'était, hélas! devenue trop chère, j'entraï chez Dunn, que je quittais le moins possible pendant la durée de mes courts séjours à Québec.

Quelques instants après mon entrée se présentait un homme jeune encore, très brun, petit de corps, mais droit et bien pris dans sa taille.

Ses yeux, que recouvrait un binocle destiné bien plus à en atténuer l'éclat qu'à remédier à leur faiblesse, me frappèrent tout d'abord. J'y lus sur-le-champ ce que j'y ai toujours lu depuis : la franchise et la bonté, l'imagination et l'énergie.

— Monsieur Marmette, me dit Oscar Dunn.

Je m'inclinai avec sympathie. J'avais lu le *Chevalier de Mornac* et *François de Bieville*, et j'eusse reconnu leur auteur sans l'aide de l'ami à jamais regretté qui prononçait son nom.

Joseph Marmette est né le 25 octobre 1844, à Saint-Thomas-de-Montmagny, de l'union de M. le Dr J. Marmette, médecin de distinction, avec Mlle Élixa Taché, fille de sir E. P. Taché.

Il entra au séminaire de Québec en 1857 et en sortit en 1864 pour suivre les cours de l'école de droit à l'université Laval.

Cette tentative, si étrange pour ceux qui connaissent Marmette et sa répulsion pour toutes les chicanes qui ne sont pas celles de l'esprit, dura trois années, trois bien longues années, sans doute, malgré les nombreuses compensations que les étudiants savent trouver dans leur jeunesse et dans le plaisir. Puis, comme il fallait s'y attendre, fatigué d'un travail plein d'aridité, ennemi de toute imagination et de tout élan, il abandonna Pothier et Dalloz, accepta la situation qui lui fut offerte et pénétra à la trésorerie provinciale.

C'était abandonner Charybde pour s'approcher de Scylla! Marmette financier me paraît aussi original que Marmette bazochien. Mais, en ce bon pays du Canada, comme en bien d'autres, le talent rapporte peu et la position nouvelle assurait cette *aurea mediocritas* que bien des poètes ont désirée sans l'atteindre jamais.

En 1882, grâce à un ami influent, il échangea cette situation, aussi peu faite pour satisfaire ses appétits de romancier et de littérateur que l'étude des lois, contre le poste, qui lui convenait entre tous, d'agent du gouvernement fédéral à Paris.

Il allait enfin voir Paris, que les imbéciles et les Allemands ont nommé la "Babylone moderne" et que les gens d'esprit de tous les mondes appellent la "ville-lumière."

C'était un rêve qui se réalisait. Le rêve fut court. Parti en mai 1882, il revint en novembre 1883.

Malgré l'accueil mérité qu'il reçut en France, malgré des travaux pleins d'intelligence et d'utilité, il fut rap-pelé et dut rentrer avant l'heure au Canada.

Dans cette circonstance comme dans bien d'autres, la place aimée et bien remplie ne fut pas conservée au plus digne.

Quelle que fût la rapidité de son passage à Paris, grâce à une activité peu ordinaire, à des facultés de chercheur toutes spéciales et aux sympathies nombreuses qu'il sut s'attirer, il parvint à cataloguer plus de douze cents volumes manuscrits des archives de Paris concernant le Canada.

Ce travail, appelé à rendre dans un avenir prochain les plus incontestables services à l'histoire canadienne, lui fait le plus grand honneur, et M. l'abbé Casgrain, qui eut l'occasion de s'en servir pour les recherches qu'il dut faire lui-même, le tient en très grande estime.

Le gouvernement si regrettablement inspiré, qui le faisait trop tôt revenir, le créa adjoint du directeur des archives historiques du Dominion.

Le choix était parfait et, puisque l'on ne remplaçait pas encore ce haut fonctionnaire, l'on ne pouvait le compléter, en attendant, d'une manière plus heureuse.

Depuis, le bruit de la retraite de M. Brymner s'est répandue et la voix publique, que l'on dit aussi être celle de la divinité — *vox populi vox dei* — a désigné Marmette au choix de nos gouvernants comme successeur naturel de l'homme distingué qui se propose de quitter la direction des archives.

## Les Hommes du Jour

Cette nomination, conforme à toutes les lois de la hiérarchie administrative, sera non seulement un acte de justice, mais encore, en quelque sorte, la consécration et le couronnement d'un talent reconnu et universellement apprécié.

Marmette s'est exercé dans tous les genres et ses *Récits et souvenirs* sont venus nous montrer à quel degré de délicatesse et d'élégance pouvaient parvenir et sa plume et sa pensée. Mais sur cette route choisie quelques écrivains canadiens l'ont précédé ou l'accompagnent et, s'il reste inimitable, ce sera comme barde et comme historien des héros qui illustrèrent sa patrie au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles.

Ce qui charme surtout, dans les chroniqueurs des siècles éloignés de nous, c'est la saveur étrange de leurs récits, c'est le moule dans lequel ils les ont coulés, l'enveloppe dont ils les ont revêtus.

Leurs tableaux ignorent l'ombre, tout y est en pleine lumière et d'une éclatante réalité.

On dirait qu'après avoir arraché un morceau de l'arène où avaient su vaincre ou mourir leurs héros, ils l'ont fixé tout pantelant sur leur toile, sans y amollir une saillie, sans y polir une aspérité, sans y étancher une goutte de sang.

Lisez ces pages du *Dernier boulet* et dites-moi si Marmette n'en a point usé ainsi que ses devanciers.

" Pierre s'approcha du canon avec son père et parla au soldat, qui tendit la mèche au vieil invalide :

" — Volontiers, l'ancien, dit-il, si ça peut vous être agréable.

" Au commandement : " Haut la mèche ! " le vieux se redressa comme autrefois.

" — Feu ! cria l'officier.

" Le canon tonne et se cabre. Mais en même temps, un boulet venu de la ville frappe la pièce et, ricochant, coupe le vieillard en deux et fracasse la poitrine du fils. Le vieux tombe comme une masse inerte, tandis que Pierre, frappé de flanc, tourne sur lui-même et, pantelant, s'abat à côté de sa femme qu'il inonde d'un flot de sang.

" D'abord paralysée par l'épouvante, celle-ci resta sans mouvement et sans voix. Et puis, avec un cri qui n'avait rien d'humain, elle se jeta sur le corps de son mari. Le cœur emporté, il était étendu sur le dos, les yeux démesurément ouverts. Tout auprès, l'enfant, échappé des bras de sa mère et roulé dans le sang de l'aïeul et du père, poussait de pitoyables vagissements.

" Comme on se précipitait vers ce lamentable groupe — la guerre est sans merci — trois coups de clairon retentirent.

" — Cessez le feu ! commanda l'officier.

" Un aide-de-camp accourait.

" — Qu'on encloue les pièces, cria-t-il, et qu'on se prépare à battre en retraite ! Une demi-heure pour enterrer les morts !

" M. de Lévis venait d'apprendre que Vauquelain, écrasé par le nombre, avait eu nos derniers vaisseaux foudroyés par l'Anglais.

" C'était l'espérance suprême que nous arrachait le ciel."

Ne vous semble-t-il pas assister à ce drame poignant et glorieux ? Mais voyez plus loin. Lisez encore.

" Les funérailles terminées, le sergent qui soutenait la veuve voulut l'arracher du bord de la fosse, maintenant comblée, où la malheureuse semblait voir encore celui qui pour toujours dormait dans la terre des braves.

" Mais elle résistait.

" — Ma pauvre dame, vous ne pouvez pas rester ici, dit-il ; voici que la retraite a commencé.

" Elle remua la tête, mais ne bougea point.

" — Où demeurez-vous ?

" — A l'Ange-Gardien, murmura-t-elle.

" — Mais comment allez-vous faire pour y retourner ?

" — Je ne sais pas, moi. Avant de me tuer mon mari et le père, ils avaient brûlé notre maison... Je n'ai plus rien au monde.

" — Et votre enfant ? dit la voix grave du prêtre.

" — Ah ! C'est vrai ! s'exclama la mère en embrassant son fils.

## Joseph Marmette

— Sergent, dit l'aumônier, vous allez la conduire jusqu'aux premières maisons de Sainte-Foye. Elle y trouvera bien un asile jusqu'à ce qu'elle puisse retourner vers ceux qui la connaissent.

“ Quelques instants plus tard, l'arrière-garde, qui couvrait la retraite, tournait le dos à la ville et s'engageait à son tour sur la route enténébrée de Sainte-Foye. Soutenue par son guide, la mère, emportant son fils, s'en allait avec eux.....”

Celui qui a écrit les lignes qui précèdent doit sentir profondément ce qu'il excelle à si bien faire vibrer chez les autres.

Il a su s'identifier à tel point avec son sujet, qu'il a vu ce qu'il nous raconte, qu'il a éprouvé les douleurs qu'il nous décrit.

Ce sont là, à mon sens, des qualités qui, dans le roman historique, prennent avantage sur toutes les autres.

Certes, la correction et le style sont deux fort belles choses, que je suis loin de contester à Marmette ; mais je leur préfère ce que je trouve à un si haut degré dans toutes ses œuvres : l'imagination qui séduit, la vérité qui frappe et l'action qui émeut.

Cependant il sait atteindre également l'effet sans raideur et la grâce sans mièvrerie, et je trouve charmante la peinture qu'il nous fait d'une nuit floridienne.

“ Sereine et tiède comme une de nos belles soirées du mois d'août, cette nuit du 12 février descend sur la ville qui, contrairement à nos cités du nord, semble plutôt s'éveiller que se laisser aller doucement au sommeil. Pendant la chaleur du jour, à part les étrangers qui errent dans les rues, promenant leur personne ennuyée, marchant sans but ou regardant d'un air distrait les curiosités étalées dans les vitrines, on aperçoit assez peu les gens de la place, les femmes surtout, qui se tiennent au frais à l'intérieur des maisons ou dans leur jardin. Mais à peine les dernières clartés du jour sont-elles éteintes que la vie renaît dans la ville jusqu'alors engourdie par l'ardeur d'un soleil du midi. Hommes et femmes sortent des habitations pour jouir de la douce fraîcheur d'une nuit floridienne.”

Puis, après cette entrée en matière pleine de désinvolture et de fraîcheur :

“ Des fenêtres ouvertes du salon d'un hôtel s'échappe la mélodie langoureuse d'une valse que chante une harpe accompagnée d'un piano, et j'aperçois des danseurs enlacés qui tourbillonnent sous l'éclat des lustres. Le propriétaire de l'établissement d'à côté a retenu les services des musiciens de la garnison, qui, installés dans un coin de la cour, jettent à la brise parfumée des senteurs de l'oranger, de l'acacia, du magnolia ou des lauriers-rosés en fleurs les accords voluptueux de la valse de *Faust*, pendant que, à travers les traînées de lumière multicolore que projettent les lanternes suspendues aux branches des chênes toujours verts ou au panache mouvant des palmiers, ondulent et se croisent les valseurs, dont les pieds glissent sans bruit sur les feuilles de roses ou d'orangers parsemées sur la pelouse. Du haut d'un balcon tombent les notes perlées d'une romance chantée par une voix pénétrante comme un regard de ces grands yeux noirs de créole qui m'ont fixé tantôt, près de la *piazza*, et dont le brûlant souvenir hante encore ma mémoire.....”

N'est-ce point là de la poésie en prose charmante ? Trop charmante, peut-être, mais au milieu de tant de fleurs, dans un climat si doux et sous le feu de pareils yeux noirs !.....

Quoi qu'il en soit, l'on ne peut nier au peintre qui brossa ce tableau la richesse du coloris et la vivacité des sensations. Je ne saurais lui en faire un crime, ayant toujours préféré les splendeurs de tons d'un Delacroix à la rectitude sans couleur d'un Puvis de Chavannes. Le sentiment est une faculté exquise qui ne vit pas sous les tropiques et qui ne résista jamais au parfum des orangers en fleurs.

Le véritable écrivain sait modifier l'expression de son talent avec les milieux et avec les sujets qui l'inspirent. Lisez la page qui suit et que j'extrai encore de ses *Récits et souvenirs* : vous y reconnaitrez comme moi que Marmette sut obéir à cette loi du talent réel.

Cela s'appelle : *Une promenade dans Paris*, et se passe sur le quai rêvé par tous les bibliophiles, sur le quai Voltaire.

“ Depuis le commencement du quai Voltaire, en passant par le quai Malaquais et celui de Conti, jusqu'au Pont-Neuf, d'où Henri IV, du haut de son fier cheval de bronze, laisse tomber son sourire sceptique sur le bon peuple de Paris, la librairie, le bric-à-brac envahissent tout : parapets des quais, devantures des boutiques et rez-de-chaussée au plafond bas d'en face. A l'étalage en plein air s'offrent partout les livres, l'imagerie de moindre valeur, les trop fréquentes averses du ciel parisien ne permettant pas d'exposer aux intempéries de l'air les éditions *princeps* et les gravures avant la lettre. Voulez-vous plutôt admirer des incunables authentiques, de vrais elzéviros,

## Les Hommes du Jour

des pasdeloups irréprochables? Traversez la rue et vous arrêtez aux vitrines qui longent les quais à perte de vue. Là des milliers de chefs-d'œuvre de l'imprimerie, de la reliure et du burin charmeront votre regard, tandis que, tout à côté, s'amuseront à vous tirer l'œil toutes les merveilles du bric-à-brac : vieilles armures damasquinées d'or ou d'argent, épées à poignée finement ciselée par quelque maître-armurier des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, bahuts d'ébène, coffrets mauresques aux délicates et fantasques incrustations de cuivre ou de nacre, lustres en vieux cuivre fouillé à jour, émaux cloisonnés, faïences de Bernard Palissy, ivoires, potiches, statuettes, porcelaines de Chine, de Saxe ou de Sèvres, — tout cela vrai souvent, mais parfois aussi imité avec une perfection telle que des connaisseurs sérieux ont pu s'y laisser prendre."

Il me serait possible de citer encore une multitude de pages attachantes, et je résiste difficilement au désir de les donner à mes lecteurs. Mais je suis contraint de les priver de ce plaisir si délicat. Cela m'entraînerait au-delà du cadre d'une étude biographique nécessairement limitée à de rapides esquisses par l'œuvre déjà considérable de mon sujet, car M. Marmette est l'un de nos auteurs canadiens les plus féconds.

La première en date de ses œuvres sérieuses est *François de Bienville*, roman historique qui parut en 1870.

On trouve dans ce livre beaucoup d'imagination, une mise en scène très soignée, très émouvante, et des personnages bien accusés et très vivants. La couleur locale y est parfaite, toujours observée, et le côté archéologique traité avec le plus grand soin et la plus grande netteté.

Ces qualités précieuses sont l'ornement constant de toutes les œuvres de Marmette. Il fut peut-être le premier écrivain de notre pays qui apporta une étude aussi consciencieuse et aussi approfondie de notre histoire dans ses romans de cape et d'épée.

*L'Intendant Bigot* fut publié deux ans après.

Cette histoire des faits et gestes du plus complet des *boodiers* de cette époque est extrêmement intéressante. Plus fortement charpentée que *François de Bienville*, la trame en est plus habilement, plus solidement ourdie, l'action plus vivement conduite que dans l'ouvrage précédent. On y sent plus d'habileté, plus de savoir-faire. Le style en est plus châtié, plus uni.

Le *Chevalier de Mornac*, qui parut moins de deux ans après *L'Intendant Bigot*, est le tableau de l'existence d'aventures et de la vie sauvage d'un cadet de famille sans fortune du XVII<sup>e</sup> siècle. Le principal personnage de ce roman est un gentilhomme sympathique, brave, d'apparence généreuse, très vantard, un peu trop né sur les bords de la Garonne, mais amusant, quoique manquant un peu d'originalité à cause de l'usage immodéré qu'en ont fait certains romanciers modernes qui n'étaient point encore des Zolaîtres.

Le *Chevalier de Mornac* parut pour la première fois dans *l'Opinion Publique*, et les lecteurs lui firent l'accueil favorable qu'il méritait.

La *Fiancée du rebelle* fut publiée dans la *Revue Canadienne* en 1875. C'est, à mon avis, la mieux écrite des œuvres de Marmette. Elle a été composée à tête plus reposée.

Moins mouvementée, peut-être, que *L'Intendant Bigot*, elle lui est supérieure comme forme et comme style. Le temps a fait son œuvre et la plume de l'écrivain s'est affinée. La phrase est devenue plus serrée. Elle y est mieux conduite, plus régulière. La pensée et l'intrigue y sont mieux enveloppées.

La *Fiancée du rebelle* est l'histoire bien sombre du siège de Québec par les Bostonnais en 1775; mais cela respire encore l'odeur de la poudre. On y trouve toujours les plus vaillants coups d'épée et ce goût du terroir canadien qui est l'un des charmes difficilement imitables du *Chevalier de Mornac* et de *François de Bienville*.

Que l'on en juge par les deux morceaux qui suivent, tous deux extraits de cette dernière œuvre.

— James Evil avait donc brusquement interrompu le tête-à-tête d'Alice et de Marc Évrard.

— "Mademoiselle, dit-il, en assez bon français qu'il avait appris en France, où il avait voyagé après la guerre de sept ans, mademoiselle me fera-t-elle l'honneur de sa compagnie à la prochaine danse?"

— "J'en suis bien fâchée, répondit Alice, mais M. Évrard, que voici et que vous n'avez pas semblé apercevoir, m'en a priée avant vous.

— "Oh! pardonnez-moi. Mais vous êtes engagée pour l'autre danse aussi?"

— "Oui, monsieur.

— "Toujours avec M. Évrard?"

— "Oui, monsieur, répondit Alice en rougissant un peu, mais enchantée, au fond, de faire cette malice à l'officier, qu'elle détestait.

## Joseph Marmette

— “ Oh ! Oh ! C'est bien, répondit Evil, qui lança un regard haineux à Marc et pirouetta sur ses talons en se dirigeant vers un groupe de femmes auxquelles il demanda de vouloir bien organiser une contredanse.

“ Ce genre de danse n'était que peu ou point connu au Canada, où elle fut apportée par les conquérants. La contredanse (*country dance*) était une innovation anglaise. James Evil avait un certain plaisir à l'imposer à une société canadienne, sachant bien que les invités de M. Cognard étaient presque tous des gens à se plier aux caprices d'un officier de l'armée britannique.

“ Marc et Alice furent forcés de figurer dans la contredanse, que James Evil dut diriger du commencement à la fin.

“ Quand la danse fut terminée, Marc dit à Alice, qu'il ramenait à sa place :

— “ Je crois que vous avez un peu durement reçu ce pauvre capitaine.

“ Marc, en parlant ainsi, n'était point sincère ; au contraire, il était enchanté d'avoir vu humilier devant lui cet arrogant officier.

— “ Vous pensez ? dit Alice, en glissant un malin regard entre ses longs cils. Bah ! Tant pis pour lui ! S'il vous avait salué, encore, je ne dis pas. Pour lui prouver que j'aime autant danser avec vous que je le déteste lui-même et pour faire pièce à sa vilaine danse anglaise, venez exécuter un pas de gavotte avec moi.”

Tout cela n'est-il pas agréablement dit et pensé ?

N'est-ce point ainsi que devaient agir et penser les Marc Évrard et les James Evil de cette époque ?

Et ne devaient-ils pas combattre et mourir comme Marmette le décrit dans les pages qui suivent ?

“ En voyant monter vers lui ce mourant, armé d'une épée qu'il pouvait à peine tenir, Evil eut un sourire d'inférieur contentement. Il fit signe à Gauthier, qui venait d'armer son mousquet, de déposer son arme, et attendit sans bouger, avec le rire satanique de la vengeance aux lèvres, ce spectre vivant qui se traînait vers lui.

— “ Attends... balbutia Évrard en s'approchant, il me reste encore... assez de force pour te tuer.

“ Le bras tendu, l'épée au poing, il arriva enfin près d'Evil.

— “ O mon Dieu ! dit Évrard, donnez-m'en la force.

“ Evil bondit sur Marc, lui arracha son épée, qu'il jeta loin d'eux, saisit Évrard par les poignets et la gorge, et, traînant le malheureux jusqu'au bord du rocher :

— “ Tu as tort d'invoquer Dieu en ce moment, lui dit-il. L'esprit de la vengeance est Satan, et c'est mon Dieu à moi. Vois-tu comment il t'a jeté sans défense dans mes mains vengeresses ? Tu m'as vaincu d'abord, et pourtant je vais rester le dernier sur la brèche. Mais avant de piétiner sur ton cadavre, je veux, là, sous tes regards mourants, que le feu infernal de la jalousie te rongé aussi le cœur ; avant que tu rendes au diable ton âme maudite, ta femme, entends-tu ? ta femme sera mienne, ici, sous tes yeux.

“ Dans un dernier effort, Évrard se débattit pour échapper à l'étreinte de son ennemi. Mais Evil le souleva de terre et le poussa dans le vide.

“ L'infortuné jeta un cri étouffé et s'en alla tomber au fond du ravin.

— “ Maintenant, la belle enfant, dit l'officier d'une voix horrible, à nous deux ! ! !”

Heureusement que cet officier aux principes un peu relâchés n'a pas le temps d'accomplir le forfait qu'il médite. Il est tué d'un coup de mousquet par Tranquille, le serviteur d'Évrard, au moment où il allait atteindre la jeune femme. Celle-ci profite de sa délivrance inespérée pour se précipiter vers son mari...

“ Elle accourait en toute hâte, autant que le lui permettaient ses forces surexcitées par l'émotion du moment, quand elle se trouva inopinément sur le faite du rocher qui surplombait le ravin. La vue de son mari gisant tout au fond la frappa d'épouvante, et le vertige l'empoigna et la précipita du haut en bas du rocher.

— “ Malédiction ! cria Tranquille, qui arrivait comme elle tombait. Il avisa quelques crans saillants de la roche et s'en aida pour descendre. Lorsque, tremblant de douleur, il arriva près de ses maîtres, il vit immédiatement qu'ils étaient perdus. La chute d'Évrard avait déterminé en lui une lésion intérieure du poumon déjà blessé ; il perdait le sang à pleine bouche. Quant à la jeune femme, outre les meurtrissures de sa chute, la faiblesse, la misère, la douleur et l'effroi venaient de la jeter dans une syncope mortelle.

“ A travers le nuage de l'agonie qui voilait à demi ses yeux, Marc aperçut son fidèle serviteur et le reconnut.

— “ Evil ? demanda-t-il.

— “ Mort ! répondit Tranquille.

## Les Hommes du Jour

“Évrard lui serra la main et lui fit signe de le rapprocher d’Alice étendue à quelques pieds de lui.

“Quand ils furent à côté l’un de l’autre, Évrard enlaça de ses bras le corps de sa chère femme et le pressa sur son cœur dans une étreinte suprême. Elle tressaillit, ouvrit les yeux et lui sourit ; leurs lèvres se cherchèrent et leur vie s’exhala dans un dernier baiser!!!”

Peut-être eût-on désiré un peu plus de naturel et de vraisemblance dans le caractère des héros de ce récit : les passions et les actes sortent un peu trop violemment de l’ordinaire. Mais l’action est bien conduite, très dramatique, très empoignante, pour me servir d’un mot de l’auteur, et l’on ne saurait tenir compte d’un si léger défaut.

Marmette fait partie de la Société Royale du Canada. Il y entra dès sa création. L’an dernier, l’université Laval le faisait docteur ès-lettres.

“Il y a tant de charmes à trouver l’homme véritable sous l’écrivain officiel !” dit Vecchio dans l’*Opinion Publique*, et cette vérité me paraît tellement indiscutable que je veux vous parler encore, non de l’auteur de la *Fiancée du rebelle* et de l’*Intendant Bigot*, mais de Marmette dépouillé de tous les titres qu’il a acquis à la postérité, de mon ami Marmette, enfin, du charmant camarade, de l’homme d’esprit et de cœur que ses œuvres vous ont fait déjà concevoir.

Ce qu’il a de plus grand, c’est le cœur, et ce viscère a pris chez lui un tel développement qu’il a nui à l’expansion des autres organes : du moins est-ce ainsi que j’explique la petitesse de sa taille. Cependant, je l’ai dit plus haut, il est bien pris dans cette taille exiguë et son œil dit tout un poème.

Dans la joie, dans le chagrin et dans la colère, je ne connais pas un regard plus éloquent que le sien. C’est une caresse, une larme ou une épée très acérée.

Son binocle, seul effort diplomatique qu’il ait jamais daigné se permettre, n’est placé devant ses yeux que pour dissimuler la vivacité de ses impressions. Je crois même m’être aperçu qu’il le laissait négligemment retomber lorsque son heureuse étoile le mettait en présence d’une jolie femme. Les lecteurs d’*Une nuit floridienne* — et ils sont très nombreux — me croiront. Ils ne peuvent avoir oublié ces grands yeux noirs de créole qui le fixèrent, un soir, près de la *piazza* “et dont le brûlant souvenir hante encore sa mémoire”!

Son binocle lui devient également inutile lorsque sa mauvaise fortune le force à subir le contact odieux d’un homme discourtois.

Il est resté le gardien incorruptible des traditions de la politesse de nos pères, et rien ne saurait altérer chez lui le goût parfait des *manières*, qu’il a su conserver, avec un soin jaloux, dans toute leur intégrité.

Tout ce qui est beau le séduit ; tout ce qui est grand l’attire ; il est l’amant du bien.

Une nature semblable devait éprouver d’inénarrables jouissances à Paris.

C’est là que je le retrouvai en 1882. C’est là que la liaison commencée au Canada se continua et ne tarda pas à marcher à grands pas vers l’intimité si douce et si appréciée qui vivra, je l’espère, autant que nous.

C’est à Paris, ce cloaque de tous les vices, s’il faut en croire les imbéciles, ce foyer de toutes les sciences et de toutes les fêtes de l’esprit et de l’art, si l’on écoute les gens d’esprit, que nous vécûmes, pendant quelques mois trop courts, de la même existence, buvant à la coupe des mêmes joies et poussés par les mêmes aspirations.

A cette époque, les hydropathes, nés un soir de réveillon, au café Latin, de l’amitié de quelques Bohèmes devenus célèbres et d’une valse allemande ou autrichienne de Gungl, je crois, — *Hydropathen* — venaient de sombrer au milieu des flots houleux de la misère noire. Les *Hirsutes*, qui gisaient alors dans un sous-sol du boulevard Saint-Michel, les avaient remplacés et battaient leur plein. Le *Chat Noir*, qu’un homme d’esprit, en un jour d’amère bêtise, confondit avec un mauvais lieu, réunissait dans l’atelier de Salis tous les talents que caressait l’avenir et qu’il a consacrés depuis : Goudeau, Harry Alis, Haraucourt, Montancey, Richepin, Henry Somm, Willette, etc. s’y rencontraient chaque soir.

C’était un milieu intéressant au plus haut degré et je fis connaître à Marmette quelques-unes des personnalités très singulières qui le composaient.

Il sut s’en faire apprécier et aimer, ce qui lui était facile ; mais il sut aussi, ce qui était beaucoup plus délicat, en scruter les qualités avec une habileté parfaite. Il sut encore trouver très vite le cœur, sous le flot de théories étranges et de sophismes prodigieux dont s’enveloppaient la plupart des hommes qui végétaient encore dans cette pépinière de l’art, d’où, quelques années plus tard, devaient venir les arracher le succès et la célébrité.

Si j’ai bonne mémoire, c’est vers les *Hirsutes* que nous nous dirigeâmes tout d’abord. Je tenais à lui pré-

## Joseph Marmette

senter Emile Goudeau, président de cette réunion de poètes, de littérateurs, de musiciens et de peintres qui n'avaient de cette peuplade mal léchée que le nom. Nous trouvâmes ce dernier sur les *tréteaux*, occupé à déclamer des vers de sa composition.

La salle était comble et nous ne savions trop où nous asseoir, lorsque des voix amies me guidèrent, et nous nous dirigeâmes vers le fond de la pièce, où Léo Montancey et Marie Krysinska, qui m'avaient reconnu et appelé, nous offrirent des sièges à côté d'eux.

Je présentai Marmette à Marie Krysinska et Léo Montancey à Marmette. Ce devoir accompli, j'abandonnai mon excellent camarade à Marie, qui me parut disposée à s'en occuper activement, et je me mis à causer avec Léo. Quelques instants après, je me retournai vers le couple que j'avais abandonné pour accabler Montancey de questions de tous genres, car il y avait plusieurs années que je ne l'avais vu.

Marmette n'avait plus son binocle et Krysinska, qui venait de composer une valse que tout Paris devait danser quelques jours après, lui parlait de cette composition en femme pénétrée de sa valeur.

— Et vous le voyez, monsieur, disait-elle, dans cette circonstance j'ai été bien inspirée et particulièrement heureuse.

— Oh ! madame, répondit Marmette, ce sont surtout les notes que vous avez conçues qui sont heureuses... Ne viennent-elles pas de vous ?

C'était du Trousac, un peu malicieux, peut-être ; mais c'était du Trousac et du plus pur. Marie Krysinska en était toute saisie.

Il était temps d'intervenir.

D'ailleurs, Goudeau arrivait et la conversation devint générale.

— Enchanté de vous voir à Paris, cher monsieur, dit Goudeau.

— Et vous arrivez de ce beau Canada dont mon ami Puy m'a tant parlé ? J'espère que vous êtes pour longtemps des nôtres ?

— C'est mon plus vif désir, cher monsieur, répondit Marmette.

— Et serait-il indiscret de vous demander dans quel but vous êtes à Paris ? S'il m'était possible de vous être agréable ou utile, j'en serais vraiment très heureux.

— Mais, cher monsieur, je suis perfectible, et le but que je me propose d'atteindre, c'est le perfectionnement. J'accepte donc avec reconnaissance les offres de services que vous voulez bien me faire, et veuillez croire — ajouta Marmette — que j'en userai sans retard.

Goudeau se mit à rire.

— Ah ! cher monsieur, dit-il, vous ne pouvez nier votre origine : vous êtes resté bien Français, et, si tous vos compatriotes vous ressemblent, c'est nous qui devrions nous rendre à Québec ! Mais, hélas ! nos imperfections sont trop grandes et ne nous laissent espérer aucun perfectionnement.

J'entraînai Marmette. Il m'eût fait oublier de mes amis de tous les sexes.

Le cœur humain est rempli de petitesse, et je tenais à conserver ma place dans leur souvenir.

Arrivés sur le boulevard, je le regardai. Il avait remis son binocle.

— Tu l'as remplacé, lui dis-je ?

— Oh ! je puis le laisser retomber, répondit-il. Et, sur cette parole épique et peu rassurante, qui me ramenait au *Chevalier de Mornac*, nous nous dirigeâmes vers le café Voltaire, où nous devions dîner.

— C'est une institution charmante que ces *Hirsutes*, me dit-il.

— N'est-ce pas ? répondis-je.

— Oui, cette réunion d'hommes de haute intelligence et de femmes de talent est unique en son genre.

— Rien n'est plus vrai, dis-je à mon tour ; mais ce qu'il y a de plus curieux dans cet alliage, c'est qu'il est pur. Les Russes et les Polonaises qui viennent étudier en France et qui fréquentent ces cercles de l'esprit y restent au-dessus de tout reproche et, malgré la liberté de leurs allures, ne sont que de charmants camarades.

— De telle sorte, me répondit-il en souriant, que, si l'ami Faucher était ici, il pourrait dire de sa belle voix de contralto et en martyrisant sa royale : " Mon cher, honni soit qui mal y pense ! "

Et il remit philosophiquement son binocle, qu'il avait laissé tomber pour allumer son cigare et prendre son café.

Fragment.

Nous venus pour surveiller jeunes filles et jeunes  
 gens un peu fatigués par le bryat, la poussière et l'air  
 du midi, s'assurent d'abord silencieusement et sifflant le  
 front, sous un bouleau qui, non loin de la rivière, se  
 dressait coquillement drapé dans son justaucorps  
 de satin blanc, et de ses longs bras penchés cou-  
 vrait de son ombrage cette charmante jeunesse. Les  
 bruyères au milieu par une légère brume faisait brume, et  
 des yeux des couples rapprochés, les feuilles qui murmuraient  
 avec amour au moindre souffle comme  
 sans liberté dans carrousel. Tandis que de grands sapins  
 de côté marquaient leur masse qui barrait au pas des  
 murs de laau qui gazouillaient sur les vallées et qui  
 pouvaient des bois pâlir au loin et des notes unguis  
 dont la dernière note pas répétée forme avec la pre-  
 mière une quart de ton dans un tonus la première note...

Joseph Charbonnet

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ACTUELLE.

Nous trouvons dans *Cosmopolis* une étude à la fois approfondie—bien que courte—et pleine d'aperçus originaux sur l'état présent de la littérature française. L'auteur s'appelle Emile Faguet, l'éminent professeur de littérature à la Faculté des lettres de Paris, un normand d'une vaste érudition et qui compte parmi les trois ou quatre grands critiques d'aujourd'hui.

Tout d'abord, il constate l'importance énorme et toujours croissante du roman en France. Faut-il s'en étonner? nullement, car la "France est un pays de moralistes. Notre littérature, tant didactique, tant religieuse que romanesque, est toute pleine et comme surchargée d'analyses morales. Remarquons qu'il fut un temps, et non point si éloigné, où l'histoire même était considérée uniquement comme une œuvre d'éducation morale. Le signe le plus saillant de la littérature française est bien là. Elle est une littérature d'enquête sur l'homme. Il est assez naturel qu'elle ait fini par être envahie par le roman, qui peut avoir bien des formes très différentes, et pour ainsi parler, relever de plusieurs genres, mais qui, en son fond, est toujours une étude des passions humaines."

A l'heure actuelle, ce qui caractérise le roman français c'est "l'étude malveillante et la peinture complaisamment poussée au noir de ce que nous appelons le grand monde." Les principaux adeptes dans ce genre sont M. Marcel Prévost, M. Paul Hervieu, Gyp et M. Henri Lavedan. Tous ont voué un suprême mépris aux hautes classes françaises et c'est contre elles qu'ils dirigent leurs traits acérés et qu'ils épuisent leurs sarcasmes. Il faut reconnaître, qu'ils apportent à leur œuvre de dénigrement un esprit des plus raffiné et une verve inlassable. Mais tout de même, leurs livres ont un fonds de tristesse persistante et qui laissent, aussitôt fermés, une impression mauvaise chez le lecteur.

M. Faguet y voit une transformation du "naturalisme". "Le naturalisme, dit-il, était un pessimisme éternel; c'était une peinture de humanité destinée à la faire détester et à en donner l'horreur." Seulement on visait autrefois les classes inférieures de la société. L'ouvrier de la ville ou de la campagne, le paysan, toute la masse des travailleurs obscurs nous apparaissent successivement dans leur "milieu" spécial, leur existence et leurs mœurs sordides. Les romanciers du jour, au contraire, sont des "naturalistes mondains". C'est le haut du pavé, ce sont les nobles déçus, les dandys et les millionnaires qu'ils décrivent hardiment avec leurs intrigues, leurs folles aventures et leur train de vie luxueuse et frivole. Et, à ce propos, notre critique affirme que le naturalisme, malgré toutes les réactions, existe bel et bien, mais qu'il s'est transformé.

Le premier naturalisme fut le... à la manière de Balzac. Le... la peinture des vi...

Terre et de l'Assommoir a incarné le réalisme populaire—le plus immoralement sale qu'un écrivain puisse imaginer—et aujourd'hui, Gyp, MM. Prévost, Hervieu et Lavedan se sont faits de très spirituels réalistes mondains.

M. Marcel Prévost a surtout conquis la célébrité avec son dernier roman les *Demi-Vierges* où il peint sur le vif "un coin du monde parisien, parfaitement exécutable, mais intéressant à connaître." Cependant, n'allez pas chercher dans ce livre qui doit sa popularité à l'heureuse invention de son titre plutôt qu'à son mérite intrinsèque, le véritable talent de l'auteur. C'est lorsqu'il fait causer et écrire les femmes que M. Prévost est le plus admirable et pour cette raison, il restera l'auteur de *Lettres de femmes*. "Jamais femme, peut-être, dit M. Faguet, n'a écrit une lettre de femme aussi féminine que celles qu'écrit M. Prévost... Il prend le ton d'une bourgeoise, d'une femme du monde, d'une provinciale, avec une sûreté, une exactitude, une maîtrise qui sont pour confondre."

"Gyp" (née la comtesse Mirabeau de Martel) est la "mondainiste la mieux renseignée." Elle possède à un degré merveilleux une qualité aussi aimable que rare: le naturel. Et elle a donné à ses romans et à ses nouvelles la forme du dialogue qui sied si bien à son esprit pétillant, à sa "verve de gouaillerie" exhalante à l'extrême.

M. Paul Hervieu a produit dernièrement sa meilleure œuvre; l'*Armature*. Si Peints par eux-mêmes se distingue par la "viguerie et l'âpreté de la satire." L'*Armature* a "quelque chose de plus solide et de plus fortement ajusté." Dans ce roman, l'auteur s'est plu à décrire "l'énorme pouvoir de l'argent dans la société, ce sentiment presque unique de la peur de la misère remplaçant dans les cœurs toute autre passion, en un mot, "l'armature de ces squelettes qu'on croit des hommes." M. Hervieu nous fait l'effet d'un peintre terriblement sombre et décourageant du *high life* parisien. Aussi, M. Faguet le regarde-t-il comme "le plus profondément et le plus sincèrement pessimiste de tous les pessimistes" et comme celui "qui nous voit le plus en noir."

A tous ceux-là, pourtant, c'est M. Lavedan que notre critique préfère. "Il est artiste, il est spirituel, il est excellent écrivain, il est observateur, il a le sens du vrai, son humour a quelque chose de pénétrant sans avoir rien de recherché ni de forcé."

Le dernier des réalistes du jour cités par M. Faguet est M. Anatole France, le nouvel académicien, "le plus grand nom peut-être, à coup sûr l'un des plus grands noms de la littérature française actuelle." Il y a deux Anatole France: "l'ancien An. France avec les saillies fantasmagoriques de son humeur et sa philosophie pleine d'imagination et un nouvel An. France, peintre des passions fortes et des grandes douleurs du cœur." Nous aurons rendu justice à ce ciseleur impeccable de phrases harmonieuses, en disant, d'après M. Faguet, qu'il est "le *Lys Rouge*"

Paul Bourget et Pierre Loti, en parle ici exclusivement comme "voyageurs à 'impressions' et à descriptions." Il admire du premier *Outre-Mer*, ce tableau de mœurs américaines, pour sa "couleur pittoresque, sa très grande variété et sa hauteur de vues" et il la proclame "l'étude la plus complète que nous ayons eue en France depuis un demi-siècle sur la grande République-Sœur".

"Nul n'a jamais eu une vision plus forte et plus colorée des choses matérielles. Nul n'a jamais eu un style plus personnel..." Tout le talent, si original et si pur, de M. Pierre Loti est résumé dans ces trois lignes, et l'on constate ici que l'auteur rêveur et sensuel de *Pêcheur d'Islande* et de *Madame Chrysanthème* est devenu l'observateur curieux, le touriste informé d'une superbe trilogie orientale: le *Désert*, *Jérusalem* et *Galilée*. Jamais peut-être comme dans ce dernier livre "son don étonnant de voir et de sentir la nature n'a éclaté avec une force plus magistrale et plus souveraine."

Après avoir dit que la critique en France n'a jamais été plus brillante qu'elle ne l'est aujourd'hui—l'auteur lui-même en est une preuve admirable—M. Faguet termine par la poésie où l'idéalisme semble s'être réfugié. Les poètes actuels ont choisi "la vie intérieure seulement et comme la respiration de l'âme, pour matière de leurs œuvres." Ils regardent "les choses extérieures comme des apparences et ne pouvant fournir au poète des représentations et des "symboles" de ses propres sentiments et idées." C'est là le fond des "Symbolistes." Quant à la forme de leur poésie, ils veulent quelque chose "de diaphane, de flottant, un vers fluide, ductible et malléable, dont le mètre variable, la musique sans cesse changeante, devra pour être vraie n'être sensible qu'aux oreilles les plus délicates."

HENRI LEISEUR.

Montréal, 26 Avril 1896.

### PETIT BOTTIN DES LETTRES

On vient de créer à l'Université catholique de Lille (France) une chaire de journalisme dont M. Eugène Tavernier, rédacteur à "l'Univers" sera le premier titulaire.

Un sonnet retrouvé par Edmond Lepelletier et qui est signé Paul Verlaine. C'est une très spirituelle critique des "Enterrements."

Je ne sais rien de gai comme un enterrement...  
Le fossoyeur qui chante et sa pioche qui brille,  
La cloche au loin dans l'air lançant son avalanche brille,  
Le prêtre, en blanc surplis, qui prie allègrement,

L'enfant de chœur avec sa voix fraîche de fille,  
Et quand, au fond du trou, bien chaud, douillettement,  
S'installe le cercueil, le moi éboulement  
De la terre, érection du défunt, heureux drille,

Toute cela me paraît charmant, en vérité!  
Et puis, tout rondolets, sous leur frac courté,  
Les croque-morts au nez rougi par les pourboires,

Et puis, les beaux discours concls, mais pleins de sens,  
Et puis, courtes élargis, fronts où flotte une fleur,  
Les héritiers resplendissants!...

Sait-on combien de membres de l'Institut de France siègent au Sénat et à la Chambre des députés?

Le Sénat est représenté par 15 membres. On sait que les députés sont élus par les électeurs de la ville de Montréal.

démie des Sciences morales et politiques; 2 membres de l'Académie des Sciences, MM. Bischoffsheim et Lannelongue et 1 membre de l'Académie des Inscriptions, M. de Lasteyrie.

Les habitants de la Bretagne veulent ériger à Nantes un Panthéon pour honorer leurs grands hommes. Ils ont déjà dressé la liste de quatre-vingt-seize Bretons célèbres qui y figureront. Parmi ceux-là, nous relevons les noms suivants: Abélard, Descartes, Alex. Dumas, Paul Féval, Fréron le pamphlétaire, Lamennais, Lesage, Renan, Jules Simon, Emile Souvestre et Jules Verne.

H. L.



# Canada

AL, SAMEDI 19 OCTOBRE 1912

*Le Canada*

## Garneau

NOTRE HISTORIEN NATIONAL

Aujourd'hui va être inaugurée à Québec la statue de l'historien du Canada, F. X. Garneau.

C'est une des gloires du Canada qui, après une vie de laborieuse médiocrité, trouve un Mécène posthume en la personne de l'hon. George E. Amyot, le riche industriel de Québec.

L'œuvre de Garneau lui constitue un monument impérissable, plus durable que l'airain, comme dit le poète latin; mais il convenait que la nation canadienne française, dont son burin a gravé sur les tablettes de l'histoire la naissance, les combats héroïques, les malheurs et les joies de son enfance, ainsi que les premières années de son adolescence, lui élevât un monument tangible, digne de lui et d'elle.

L'hon. M. Amyot a fourni les moyens, M. Paul Cherré, à qui nous devons déjà tant d'autres chefs-d'œuvre, a mis tout son talent à la disposition de M. Amyot, et la statue du grand historien va se dresser, cet après-midi, en face du palais législatif de Québec.

Les sommités les plus en vue de la politique et de la société canadienne-française assisteront à l'inauguration de ce monument, et Sir Wilfrid Laurier, de sa chaude parole, redira pour nous à Garneau toute la vénération dont ses compatriotes entourent sa mémoire.

Ce sera l'hommage du plus grand homme d'Etat que notre race a produit à son plus grand écrivain.

Placée devant le palais où nos législateurs discutent les lois qui doivent nous régir, la statue de Garneau leur parlera, du haut de son piédestal, de travail, de patriotisme et d'honneur.

Puisse son éloquence sobre et la sincérité de son œuvre inspirer à tous les Canadiens-français, du haut en bas de l'échelle sociale, un profond amour de leur pays, une noble fierté de leurs origines, un dévouement absolu à la patrie canadienne, et une ferme résolution de mettre et de garder la nationalité canadienne-française en tête du progrès matériel et intellectuel du pays, dans une amicale et fructueuse émulation avec les autres races qui l'habitent avec elle.

Et pour cela, puissent-ils comprendre qu'il leur faut, comme l'a fait Garneau, ne rien se cacher de leurs imperfections, mais toujours travailler, sans fausse honte ni gloire, à les faire disparaître.

Corrigeons-nous, instruisons-nous, donnons, chacun de nous, à la nation canadienne, l'apport de notre effort personnel. Vivons en bonne intelligence, en sympathique solidarité avec nos voisins d'autres origines et ne rivalisons avec eux que sur le terrain du dévouement à la patrie commune.

Voilà la leçon que Garneau nous enseigne et qui, si nous savons la mettre en pratique, constituera encore un autre monument à la mémoire de notre grand historien national.

*La Presse 19 oct. 1912*  
LE MONUMENT GARNEAU

C'est aujourd'hui qu'en aura lieu le dévoilement à Québec.

(Du correspondant de la PRESSE)

Québec, 19. — C'est aujourd'hui qu'aura lieu le dévoilement du monument élevé à la gloire de notre historien national Garneau. Tout est prêt pour cette cérémonie, qui promet d'être très brillante. Tous les orateurs, qui ont été invités à parler à cette circonstance ont accepté. On entendra donc Sir Wilfrid Laurier, Sir Lomer Gouin, et plusieurs autres personnages distingués, ainsi que M. Hector Garneau, petit fils de l'historien, qui remerciera ses compatriotes particulièrement le généreux donateur, l'hon. G. F. Amyot, au nom de la famille Garneau.



*La Presse 19 octobre 1912*  
FIGURE DU JOUR



L'Hon. Geo.-E. Amyot, le généreux donateur du monument Garneau, qui est inauguré aujourd'hui à Québec.



119842

seule prétention d'être  
ment, d'instinct, dans le  
ne choisissait, pour le  
re, que le mauvais.....  
alisme, sous son deuxième as-  
le "naturalisme"; c'était  
le chose, absolument. Il n'y  
gudère de changé que le nom.  
lement, le "naturalisme" s'a-  
ressait un peu plus bas, descendait  
de quelques degrés dans la hiéran-  
chie sociale. Et voici qu'il remonte  
à présent, et que, presque exclu-  
sivement, il s'exerce sur le monde  
des riches, des élégants et des  
oisifs".

Balzac et Flaubert ont été les re-  
présentants les plus illustres du  
alisme bourgeois, l'auteur de la

écrit dans le plus beau style  
ment français qui se soit parlé chez  
nous depuis Renan."

Il y a aussi, outre ces réalistes, des  
idéalistes et des "sentimentaux"  
qui composent ce qu'on a appelé des  
*romans romanesques*. M. Edouard  
Rod est du nombre et fidèle à son  
idée, ce "romancier moraliste à  
tendances idéalistes" a raconté dans  
les *Roches blanches* "une histoire  
d'amour chaste et de sacrifice mé-  
lancolique."

N'oublions pas non plus M. René  
Bazin qui est la délicatesse même  
et dont les récits ont "une grâce et  
une fraîcheur naturelles."

M. Faguet venant à deux roman-  
ciers de réputation universelle, MM.

l'Académie Fran-  
Simon, d'Audiffret - 1  
Freycinet, Challemel-Lacour  
bert Sorel; pour l'Académie des  
Sciences, MM. Berthelot et de Frey-  
cinet; pour l'Académie des Inscrip-  
tions et Belles-lettres, MM. de Ro-  
zière et Wallon; pour l'Académie  
des Sciences morales et politiques,  
MM. Bardoux, Béranger, Buffet,  
Paul de Rémusat, Théophile Rous-  
sel et Jules Simon. La Chambre des  
députés n'est pas aussi bien repré-  
sentée sous la coupole. On y compte  
seulement 3 membres de l'Académie  
française: MM. Eugène-Melchior de  
Vogué, Alfred Mézières et Léon Say,  
(décédé le semaine dernière,) lequel  
appartenait en même temps à l'Aca-

